

DU QUARTIER AUX INFRASTRUCTURES D'ARRIVÉE ? LES TERRITOIRES D'HOSPITALITÉ DANS DES TEMPS HOSTILES



Institut national
de la recherche
scientifique

DU QUARTIER AUX INFRASTRUCTURES D'ARRIVÉE ? LES TERRITOIRES D'HOSPITALITÉ DANS DES TEMPS HOSTILES

Équipe de recherche : Annick Germain, professeure titulaire, responsable;
Islem Bendjaballah PhD, Catherine Paquette Msc, Léa Dallemane Msc,
Gabriel Jean-Maltais Msc, ainsi que Charline Godard-Bélanger Msc et
Jeanne LaRoche Msc, étudiants en Études urbaines

Institut national de la recherche scientifique
Centre Urbanisation Culture Société

Responsabilité scientifique : Annick Germain

annick.germain@ucs.inrs.ca

Institut national de la recherche scientifique

Centre - Urbanisation Culture Société

Diffusion :

Institut national de la recherche scientifique

Centre - Urbanisation Culture Société

385, rue Sherbrooke Est

Montréal (Québec) H2X 1E3

Téléphone : (514) 499-4000

Télécopieur : (514) 499-4065

www.ucs.inrs.ca

ISBN 978-2-89575-410-7

Dépôt légal : - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021

© Les Auteurs

Résumé

Cette recherche a été subventionnée par le partenariat de recherche CRSH sur Les quartiers en transition, et parrainée par Centraide du Grand Montréal et la Table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes (TCRI). Elle porte sur les représentations qu'ont les nouveaux arrivants (immigrants économiques, réfugiés, demandeurs d'asile) des espaces accueillants dans le quartier. Dix-sept migrants habitant l'arrondissement Saint-Laurent et arrivés au pays depuis moins de 3 ans ont été invités à nous parler des espaces qu'ils fréquentent volontiers dans leur vie quotidienne et à les situer sur des cartes. Les entretiens permettent de dégager ce que nous appelons des infrastructures d'arrivée. Leur cadrage du quartier ressemble plus à « l'étendue spatiale comme support des mobilités » plutôt qu'à « la forme limite », pour reprendre la distinction proposée par B. Montulet (2005). Le second terrain, portant sur le district Peter-McGill ayant été interrompu par la pandémie nous permet néanmoins d'interroger plus généralement la pertinence du quartier comme infrastructure d'arrivée.

Mots clés :

Quartier; hospitalité; immigration; Montréal; arrondissement Saint-Laurent; représentations de l'espace; infrastructures d'arrivée.

Abstract

This study is part of a research funded by the SSRHC partnership on neighbourhoods in transition and is sponsored by Centraide of the Greater Montreal and by the Table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes (TCRI). It focuses on the representations that recently arrived migrants (economic migrants, refugees, asylum seekers) have of welcoming spaces in the neighbourhood. Seventeen migrants living in the Montreal borough of Saint-Laurent and arrived in Canada in the last 3 years have been invited to tell us about the spaces they voluntarily frequent on a daily basis as well as locating them on maps. These interviews helped in showing what we call "arrival infrastructure". Their framing of the neighbourhood seemed more like "the spatial extent as a support of mobility" rather than a "borderline form", in B. Montulet's words (2005). The second study, which stemmed from a research that was abruptly interrupted by the COVID-19 pandemic, focused on the Montreal neighbourhood of Peter-McGill, and is reflecting more generally on the relevance of the neighbourhood as an arrival infrastructure for newly arrived migrants.

Keywords:

Neighbourhood; hospitality; immigration; Montréal, Saint-Laurent; spatial representations; arrival infrastructures

Table des matières

Introduction	1
Méthodologie	3
PARTIE I. Le cas de Saint-Laurent.....	5
1. La question du quartier	5
Représentations de l'espace du quartier	6
Mobilité.....	9
2. La question de l'accueil.....	10
3. L'hospitalité selon les différents statuts.....	15
4. Les infrastructures de l'hospitalité urbaine	17
Conclusions sur les infrastructures urbaines de l'hospitalité à Saint-Laurent	21
PARTIE II Le quartier comme infrastructure d'arrivée?.....	25
ANNEXES.....	35
Annexe 1.....	37
Profil de Saint-Laurent : un territoire contrasté	37
Annexe 2.....	43
Lettre d'information et affiche de recrutement	43
Annexe 3.....	47
Exemple de cartes géographiques utilisées lors des entrevues	47
Annexe 4.....	49
Les statuts précaires : demandeurs d'asile et réfugiés.....	49
Annexe 5.....	53
Le CARI.....	53
Annexe 6.....	55
Bibliothèque du Boisé (Saint-Laurent).....	55
Annexe 7.....	59
Tim Horton's comme lieu accueillant – Publicité	59
Annexe 8.....	61
CÉGEP de Saint-Laurent	61
Annexe 9.....	65
Les infrastructures de l'hospitalité urbaine	65

Annexe 10.....	67
La diversité dans les parcs de Saint Laurent.....	67
Annexe 11.....	69
Shaughnessy village	69
Annexe 12.....	79
La Carte du participant RA1PM dans Peter-McGill	79

Introduction

En avril 2019 nous avons démarré un projet de recherche intitulé « Le quartier : un territoire d'hospitalité dans des temps hostiles? », en partenariat avec Centraide du Grand Montréal et la Table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes (TCRI). Le projet est soutenu par une subvention du Partenariat canadien de recherche CRSH sur les quartiers en transition (PRQT) dont la coordination est assurée par David Hulchanski à Toronto.

La question de l'hospitalité revient en force dans les travaux académiques (Lynch *et al.* 2011; Bell, 2007), et notamment dans le contexte de la dite crise migratoire en Europe (Leblanc, 2017). Au Canada et au Québec, la question des réfugiés syriens puis des demandeurs d'asile a contribué à interpeller les acteurs locaux (municipalités et organismes communautaires) de plus en plus sur les enjeux d'accueil, et non plus seulement d'intégration des nouveaux arrivants ou de gestion de la diversité. Et cela, dans une conjoncture marquée parfois par une certaine hostilité face à l'immigration dans les débats publics.

L'échelle du quartier y est à nouveau mobilisée, cette fois comme territoire d'hospitalité. C'est le cas au Québec de l'initiative lancée par Centraide, « Vivons nos quartiers : vers des quartiers inclusifs et accueillants pour les personnes réfugiées et immigrantes » (Désilets et Goudet, 2019). Elle vise la mise en commun des meilleures pratiques d'inclusion à l'échelle des quartiers de Montréal.

Les nouveaux arrivants, dont les réfugiés et demandeurs d'asile, viennent complexifier le portrait des quartiers, dont certains sont souvent déjà caractérisés par leur superdiversité, pour paraphraser St. Vertovec (2007). Y cohabitent donc des migrants aux statuts, origines, ancienneté et parcours fort différents, dont certains peuvent même être partie prenante des nouvelles dynamiques d'accueil des nouveaux arrivants à des titres divers, devenant ainsi parfois eux-mêmes des hôtes. Ceci évoque une conception relationnelle de l'hospitalité inspirée par le paradigme du don renvoyant à une chaîne d'entraide composée de trois moments : donner, recevoir, rendre (Godbout, 1997). On observe ainsi à l'occasion des immigrants installés à Montréal depuis quelques années, se mettre à parrainer des réfugiés ou à travailler dans des organismes communautaires au service des nouveaux arrivants.

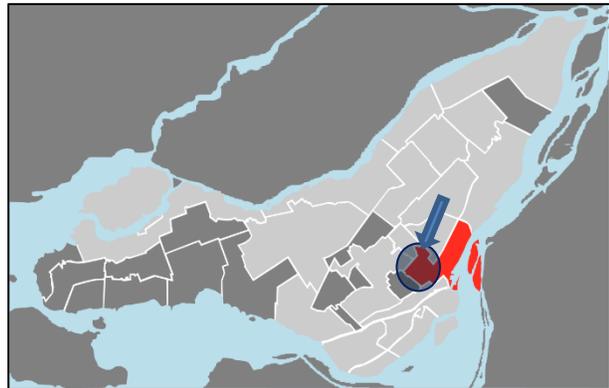
Il s'agit dans notre projet de recentrer le regard sur le quartier comme territoire d'hospitalité, mais pour comprendre l'influence des milieux de vie et les dynamiques d'accueil au-delà des interventions ciblées des organismes, et ce, en partant de la vision qu'en ont les nouveaux arrivants eux-mêmes à partir de leur mobilité dans l'espace. Quels lieux trouvent-ils accueillants parmi ceux qu'ils fréquentent dans leur vie quotidienne ? À quels types de relations sociales sont associés ces différents lieux : relations marchandes, relations d'entraide (ONG) ou redistribution (services publics) ?

Ce projet pilote a été mené dans deux quartiers très différents ciblés par nos partenaires, Centraide et la TCRI, deux quartiers qui ont chacun une table de concertation : Saint-Laurent et Peter-McGill. Le premier est un arrondissement, jadis une ancienne banlieue du nord de l'île, dont la majorité de la population est issue de diverses vagues migratoires. Ce n'est pas à proprement parler un quartier, ce serait plutôt une ville dans la ville, un vaste territoire contrasté incorporant plusieurs « quartiers » ainsi qu'un énorme bassin d'emploi d'envergure métropolitaine (Annexe 1). Le second correspond à la partie ouest du centre-ville de Montréal, où l'immigration est importante et variée. Là aussi ce vaste territoire, qui correspond à un district électoral, est composé de plusieurs « quartiers », dont le village Shaughnessy (Annexe 11).



Saint-Laurent (→)

Source : <https://fracademic.com>



Peter-McGill (→)

Source: <https://fracademic.com>

La première partie du présent rapport traite du premier territoire. La pandémie a entravé l'étude du second territoire telle que prévue initialement. Et il était vain d'attendre un retour à la normale pour la compléter, car il était désormais impossible d'espérer pouvoir comparer les entrevues dans les deux quartiers, compte tenu de l'ampleur des bouleversements causés par la pandémie dans la vie des immigrants (et de tous les Montréalais). À commencer par la quasi fermeture des frontières aux demandeurs d'asile, dont les effectifs ont particulièrement fondu dans Peter-McGill. Et les contraintes du confinement ne permettaient plus de recruter de nouveaux participants et d'envisager des entrevues en présentiel. Une seule entrevue avec un nouvel arrivant et plusieurs entrevues avec des intervenants furent néanmoins complétées avant le confinement du mois de mars 2020. Nous avons choisi de présenter néanmoins un portrait sommaire du second quartier et de revenir sur certains résultats présentés en première partie pour monter en généralité sur le thème du quartier et des infrastructures d'arrivée. Même si nous n'avons pu mener les entrevues prévues avec des nouveaux arrivants dans Peter-McGill, nous avons néanmoins rassemblé assez d'informations pour continuer à nourrir notre réflexion plus générale sur les territoires d'hospitalité. Le concept d'infrastructures d'arrivée, présenté dans un ouvrage édité par des chercheurs européens, B. Meeus, K. Ainault et B. van Heur, et paru au moment où notre recherche était déjà en cours (2019), nous a en effet permis de saisir la limite de la notion de quartier telle

qu'entendue généralement par les intervenants pour explorer les territoires d'hospitalité urbaine du point de vue des nouveaux arrivants.

Méthodologie

Notre projet consistait à mener, en plus de quelques entrevues avec des informateurs-clé, une douzaine d'entrevues (en français, en anglais ou en arabe) dans chaque quartier avec des nouveaux arrivants (arrivés depuis moins de 3 ans) de différents statuts : 4 immigrants qualifiés, 4 réfugiés, 4 demandeurs d'asile, recrutés avec l'aide d'organismes communautaires dans chacun des deux quartiers. Nous verrons toutefois plus loin, que ces différents statuts devaient être saisis à leur arrivée au pays et non au moment de l'entrevue. Nous avons en effet réalisé que certains demandeurs d'asile avaient changé de statut depuis leur arrivée. Nous devons donc distinguer quatre statuts : les immigrants qualifiés (**IQ**), ceux qui sont entrés avec un statut de réfugié (**R**), les demandeurs d'asile qui sont devenus de réfugiés parce que leur demande d'asile a été acceptée (**DAR**) et les demandeurs d'asile (**DA**).

Dans ces entrevues, il s'agissait de faire ressortir au moins 4 lieux accueillants et un lieu moins hospitalier, fréquentés dans la vie quotidienne. Les entrevues étaient menées à l'aide de cartes, pour aider les interlocuteurs à situer les lieux évoqués. Nous voulions saisir à partir de quels types de lieux les nouveaux arrivants élaborent leur propre cadrage du quartier, qu'il s'agisse d'espaces commerciaux, d'espaces publics (parcs), institutionnels (bibliothèque, centre de loisir), associatifs, communautaires, etc. Nous voulions ensuite observer certains lieux de plus près pour tenter d'en qualifier les dynamiques d'accueil, en faisant appel à une typologie proposée il y a longtemps par K. Polanyi (1968) et utilisée par l'École du Mauss (voir J. Godbout déjà cité) pour qualifier les registres de liens sociaux à partir desquels sont générées les ressources sociales : celui des échanges marchands (par exemple, un commerce), celui de la justice redistributive de l'État (par exemple, un service public) ou celui des liens de réciprocité (par exemple un lieu de culte ou un organisme communautaire).

Tous ces espaces que fréquentent les nouveaux arrivants participent chacun à leur manière aux dynamiques d'accueil que rencontrent les migrants au gré de leurs activités quotidiennes à l'échelle locale.

Pour les entretiens, nous avons pu compter à Saint-Laurent sur la généreuse collaboration du Centre d'Accueil et de Référence sociale et économique pour Immigrants (CARI) pour recruter les interlocuteurs ; certaines entrevues ont eu lieu dans leurs locaux, d'autres se sont déroulées dans d'autres types d'espaces, au gré des souhaits exprimés par nos interlocuteurs. Certains nous ont même invités à prendre un café dans un commerce, alors que d'autres préféreraient nous rencontrer dans leur parc favori.

Nous mettons dans l'annexe 2, les documents utilisés pour présenter notre projet, dont l'affiche et une lettre d'invitation (Annexe 2 : affiche, lettre de présentation du projet).

Avant de lancer le projet, nous avons eu la possibilité de le présenter et de le discuter avec Centraide du Grand Montréal (Myriam Bérubé), avec la TCRI lors d'une réunion du comité GARD#QA à l'invitation de Florence Bourdeau. Nous avons aussi rencontré la directrice du BINAM à la Ville de Montréal, Marie-Christine Ladouceur. Enfin, l'un des conseillers en partenariat territorial du BINAM, Emmanuel-Ricardo Lamour-Blaise, nous avait invités à présenter le projet lors d'une rencontre des organismes communautaires de Saint-Laurent au Centre des loisirs (dans le cadre du programme Mobilisation Diversité du MIFI).

Après les recherches documentaires usuelles, les premières visites de terrain et l'obtention du certificat d'éthique de l'INRS en juillet 2019, nous avons amorcé les entrevues à l'automne 2019 et les avons poursuivies l'hiver suivant. La pandémie nous a obligés à interrompre nos investigations. À la mi-mars nous avons toutefois déjà effectué 15 entrevues avec des nouveaux arrivants (pour un total de 17 personnes, certaines étant en couple) dans Saint-Laurent, ainsi que des rencontres avec les intervenants dans les deux quartiers.

Nous voudrions à présent dans une première partie, présenter et discuter nos résultats dans Saint-Laurent autour de 4 thèmes : la question du quartier, celle de l'accueil, celle des infrastructures urbaines de l'hospitalité et celle des variations selon les statuts de migration (IQ, R, DAR, DA).

PARTIE I. Le cas de Saint-Laurent

1. La question du quartier

L'accent mis sur le quartier est souvent dénoncé dans la littérature scientifique récente sur les migrations, comme associé à une vision « téléologique » des migrations, selon l'expression de Fr. Collins (cité dans Meeus *et al.* 2019), car elle réduirait le processus migratoire à 2 étapes : d'un port d'entrée -voir la zone de transition de l'école de Chicago- à un lieu d'établissement quasi définitif.

C'est aussi ce que A. Amin (2013) appelle un « urbanisme télescopique », qui, en centrant l'analyse sur le quartier, empêche de voir les processus politiques plus larges qui produisent l'accès inégal aux ressources.

Plusieurs chercheurs préconisent alors des approches centrées non sur des lieux mais sur les parcours migratoires des nouveaux arrivants, plus sensibles à leur transnationalisme, et sur un horizon temporel plus long permettant de voir comment les migrants sont liés à plusieurs lieux et à plusieurs pays, leur engagement envers un lieu étant susceptible de changer au fil du temps. Ils seraient donc saisis dans leur mobilité.

En outre, il n'y a plus aujourd'hui un quartier-tremplin typique dans la trajectoire des migrants ou un quartier d'intégration (Poirier, 2008) où se concentreraient tous les nouveaux arrivants, mais une grande diversité de lieux d'atterrissage, particulièrement à Montréal. On retrouve en effet des nouveaux arrivants dans des quartiers très différents à Montréal, au centre et en banlieue, dans des quartiers défavorisés ou dans des quartiers de classes moyennes. Et les deux quartiers retenus dans notre étude ne sont certainement pas représentatifs de ces quartiers-tremplin bien connus comme Côte-des-Neiges ou Parc-Extension. Bien au contraire : l'un était encore il n'y a pas si longtemps une banlieue autonome, et l'autre n'est pas un quartier mais un morceau du centre-ville. Mais tous deux comprennent une forte proportion d'immigrants et de nouveaux arrivants. Les nouveaux arrivants atterrissent aussi dans des quartiers où il n'y a jamais eu beaucoup d'immigrants. Par ailleurs, depuis la réforme municipale de 2002, les quartiers ne correspondent plus nécessairement aux arrondissements¹.

Cela dit, il faut aussi rappeler que le quartier est souvent invoqué comme un territoire stratégique par les organismes communautaires et par divers intervenants (dont Centraide et la Ville de Montréal via les TIP, territoires

¹ Pour une analyse de l'histoire des quartiers d'immigration à Montréal, voir A. Germain : « Fragmented or Cosmopolitan Metropolis? A Neighbourhood Story of Immigration in Montréal », *British Journal of Canadian Studies*, 2016, 29(1) :1-23. <http://online.liverpooluniversitypress.co.uk/doi/abs/10.3828/bjcs.2016.1>

d'inclusion prioritaire). C'est dire que le quartier est une construction sociale à géométrie variable (Dansereau et Germain, 2002).

Nous avons néanmoins choisi de parler de quartiers pour pouvoir surtout parler de leurs espaces, pour aborder les milieux de vie fréquentés par les nouveaux arrivants dans leur vie quotidienne. Et ce sont les représentations de ces derniers qui nous intéressaient.

Représentations de l'espace du quartier

À quoi correspond le « quartier Saint-Laurent » dont nous parlent nos 17 interlocuteurs ?

C'est un espace... pas si familier que ça, et qu'ils apprivoisent avec le temps, comme nous le verrons.

Mais nous avons réalisé assez vite que ce processus d'apprivoisement ne se fait pas à partir des limites du quartier, qui restent non significatives pour la plupart de nos interlocuteurs, mais à partir de destinations quotidiennes fonctionnelles (commerces, parcs, etc.). Avant d'examiner plus en détail les lieux qu'ils et elles fréquentent, il convient de s'attarder à la représentation générale qu'ils ont du quartier.

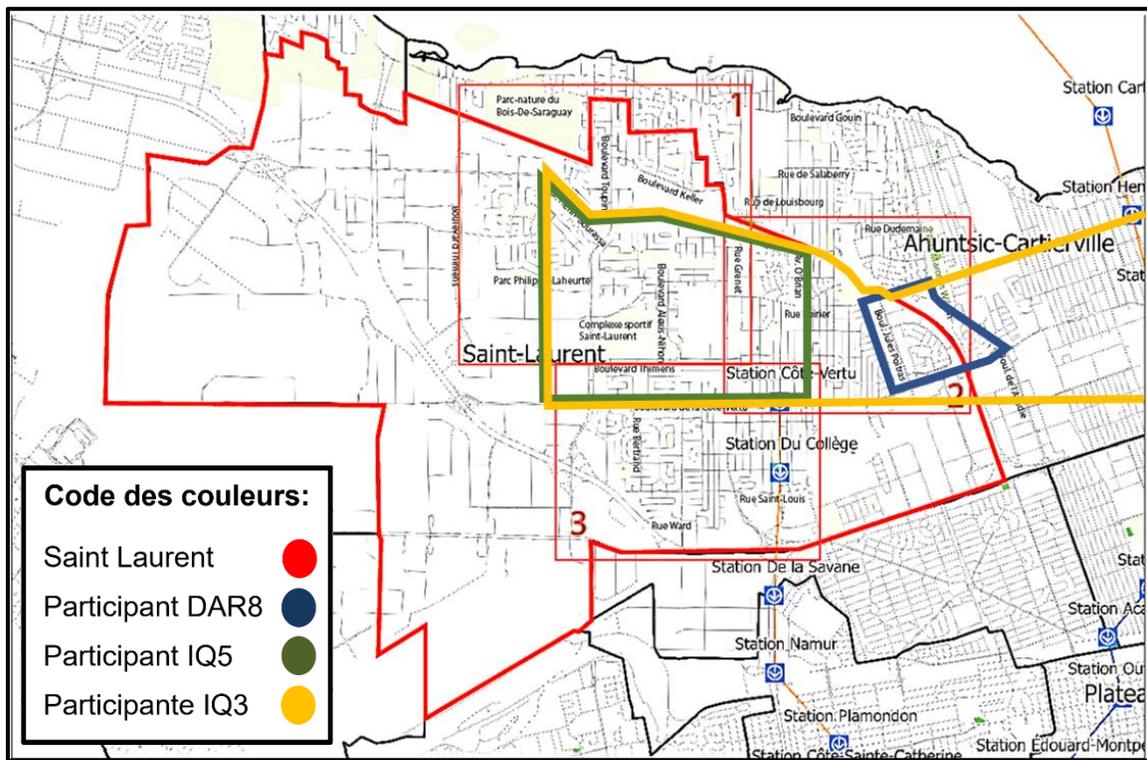
Pour ce faire, il est utile ici de reprendre la distinction de B. Montulet (2005) entre la **forme-limite** d'une part, et l'**étendue spatiale comme support des mobilités** (ou la matrice sans frontière) sur laquelle opèrent les chaînes de déplacement, d'autre part. Pour Montulet, il est important en effet de comprendre les mobilités, les déplacements, en situant au préalable les représentations de l'espace qu'ont les individus². La forme-limite est plus typique des représentations traditionnelles de l'espace que l'on retrouvait en Europe depuis le Moyen-âge, alors que la seconde est plus représentative des contextes contemporains fortement urbanisés valorisant la mobilité. Dans le premier cas, l'espace est vu comme une totalité délimitée, et, souvent, une relation identitaire et affective lie la personne aux lieux ; c'est mon quartier, mon village. Dans le second cas, la représentation de l'espace est abstraite, indéfinie, et correspond surtout à la succession de lieux précis, utiles, que fréquente l'individu.

En général la notion de quartier est souvent associée au premier type, surtout à Montréal, ainsi que dans le discours de nombreux intervenants communautaires.

² Montulet insiste aussi sur le rapport au temps qui accompagne le rapport à l'espace, plus éphémère dans le second cas alors que dans le premier « on prend son temps », on est plus dans la durée.

Or la plupart de nos interlocuteurs n'ont pas de perception précise des frontières de Saint-Laurent. Certains en avaient même une perception erronée ; DAR 8 pense que Saint-Laurent, c'est Chameran, pour DAR10, c'est Norgate; quant à IQ2, en discutant avec nous des cartes, elle réalise qu'elle habite en fait Ahuntsic-Cartierville.

Il faut dire que les moyens de transport (dont 2 stations de métro et des lignes de bus) permettent de franchir facilement les frontières de Saint-Laurent, parfois sans s'en rendre compte. Le mari IQ3 dit que le quartier n'est vraiment pas défini pour eux; « si on va quelque part, on prend l'itinéraire et on y va ». Les déplacements en voiture sont calculés en fonction de la destination.



Exemples de limites du quartier Saint Laurent par nos participant.es

Nous remarquons aussi que plusieurs mentionnent des lieux situés nettement à l'extérieur du quartier.

Seuls quelques interlocuteurs prennent le temps d'explorer le quartier ; ce sont généralement des femmes, mères de famille, qui se déplacent à pied. DA12, une mère célibataire, n'est là que depuis un mois mais a déjà de bons repères, connaît les meilleurs endroits, etc. Et avoir le temps est une condition essentielle de cette attitude exploratoire. Ce que n'a pas le mari IQ3. Mais l'ancienneté dans le quartier va jouer : cet immigrant qualifié dit aussi que « avec le temps, on va plus loin ».

S'ils ne connaissent pas le plan du quartier, ils n'en connaissent pas moins des noms de rues, et des lignes de bus et savent se repérer par rapport à leur domicile. DA14 se plaint toutefois que « personne ne l'a aidée à s'orienter, à trouver les bons endroits ».

Nous parlerons plus loin des discussions autour des cartes que nous avons apportées lors des entretiens, ainsi que des moyens de mobilité.

La grande majorité semblent trouver ce dont ils ont besoin, et la distance ne semble pas être un problème ; on mentionne souvent des lieux plus éloignés, on va au Marché central, même au Petit Maghreb, etc. L'immense territoire de Saint-Laurent n'est pourtant pas bien desservi également en transports en communs, notamment dans plusieurs secteurs où habitent les nouveaux arrivants.

Cela dit, la proximité est appréciée par plusieurs de nos interlocuteurs ; on nous dit souvent que les commerces ou services sont appréciés car proches. Mais bien sûr la notion de proximité n'est pas la même pour tous !

Le quartier comprend-t-il plusieurs lieux moins accueillants ?

Les irritants mentionnés concernant les espaces du quartier sont rares et n'ont généralement rien à voir avec les questions d'hospitalité. Ainsi plusieurs mentionnent le trafic excessif, notamment sur les grands boulevards.

À l'inverse, le sentiment de sécurité est évoqué par plusieurs ; IQ5 se sent en sécurité partout où il va, sa femme aussi. Pour certains c' est d'autant plus apprécié qu'ils et elles viennent de pays où l'insécurité est répandue, ou, comme dans les pays européens, dit IQ5, « il y a des caméras partout ».

On sent une aisance dans la mobilité, même pour ceux et celles qui marchent beaucoup pour rejoindre une ligne de bus.

À l'occasion, on mentionne, voire on dénonce, des concentrations minoritaires qui rappellent sans doute son propre statut de migrant ou qui dénotent un manque d'intégration. R6 dit « ce qu'on n'aime pas trop dans le quartier, où on va, tout le monde parle arabe ; chez Byblos, à l'Intermarché...on a l'impression qu'on n'est pas à Montréal. Ça nous dérange, surtout les enfants. Parce qu'ils préfèrent rencontrer des francophones. Moi ça ne me dérange pas...Eux ils préfèrent vivre au centre-ville...mais moi et mon mari, on préfère rester ici. On a des amis dans le quartier, on a notre vie dans le quartier et on aime ça ».

Saint-Laurent semble en général soutenir la comparaison pour ceux qui en font une : IQ3 avec St Léonard, IQ 2 et DAR7 avec Montréal-Nord, DAR13 avec Cartierville. Une exception toutefois : celles qui ont des visées de prestige social et qui aspirent à une banlieue résidentielle calme voient Saint-Laurent comme un quartier de transition, comme DA14.

Bref, en gros, la structure et la composition du quartier ne semblent pas entraver leur processus d'adaptation. On est bien loin de la notion de ghetto, c'ad un quartier dans lequel se retrouveraient concentrées des populations précaires relativement ségréguées du reste de la ville. Plusieurs travaux ont en effet montré la nature fluide des territoires de l'immigration à Montréal (Germain et Poirier 2007)

Il est certes prématuré de s'interroger sur le sentiment d'appartenance au quartier de nos interlocuteurs, puisqu'ils n'y habitent pas depuis longtemps et n'en connaissent souvent pas les limites. Mais ils expriment néanmoins souvent un sentiment d'attachement et/ou de confort. Le couple IQ3 aime le quartier car proche de tout, IQ5 aime son accessibilité, DAR 8 l'apprécie même s'il dit en sortir peu, tout comme DAR10 qui en fait le confond avec Norgate. DAR9 se sent bien à Saint-Laurent, IQ12 se sent bien partout. DA12 aime Saint-Laurent mais ne « se sentira pas vraiment comme faisant partie du quartier tant qu'elle n'aura pas ses papiers de réfugiée ». IQ5 dit que « the community is good », tout est accessible, mais à la différence du Pakistan, les gens semblent hésiter à venir en aide.

Quant à DA14, elle ne s'y sent pas confortable, le voit comme une zone de transition car s'y sent déclassée. Un autre immigrant, IQ3, dit que c'est difficile de se sentir faire partie de cet endroit « qui n'est pas le nôtre », mais il est en recherche d'emploi, ce qui génère de l'anxiété. Sa femme s'y sent au contraire à l'aise. Ils nous ont toutefois rappelé après l'entrevue pour préciser qu'ils ont choisi Saint-Laurent et non St Léonard, car proche de tout, dont l'école, le métro, et « maintenant on aime beaucoup ».

DA13 aussi a choisi Saint-Laurent pour l'école (et la bibliothèque). DA12 trouve qu'il y a beaucoup de ressources pour les familles. DAR17 trouve que c'est tranquille et parfait pour les enfants.

Mobilité

En terminant cette première section sur le quartier, il est utile de revenir sur la mobilité dans le quartier, les modes de déplacement et les représentations de l'espace. Nous avons apporté des cartes lors des entretiens pour que nos interlocuteurs puissent y noter les lieux évoqués. Or en fait, elles en ont rendu plus d'un perplexe : ils et elles y voyaient une mise à l'épreuve, un exercice difficile. Et rétrospectivement, ces malaises sont en lien avec leurs représentations de l'espace très éloignées de la forme limite. En général toutefois, les immigrants qualifiés semblent s'être volontiers « prêtés au jeu » dans leur usage (*voir Annexe 3*).

Notre échantillon comprend à la fois des personnes qui ne se déplacent qu'en voiture, des marcheurs, des utilisateurs des transports en commun en plus de ceux et celles qui recourent à des moyens mixtes. Ces moyens de déplacement ne sont pas sans liens avec les représentations de l'espace mais ils recouvrent des trajectoires sociales fort variées. Ainsi en est-il des propriétaires d'automobile. On trouve en effet parmi eux notamment des ménages au statut précaire, parce qu'ils

sont sur l'aide sociale (IQ4) ou parce qu'ils sont demandeurs d'asile (DA13). Certes, la possession d'une voiture est pour plusieurs associée à une recherche d'emploi (IQ3) ou à un emploi excentré (DAR10). Mais il peut aussi s'agir d'un moyen de déplacement courant dans le pays d'origine, voire faire partie d'habitudes culturelles et/ou d'une position sociale. Se déplacer est alors une nécessité alors que chez les marcheurs (surtout des femmes), c'est aussi une manière d'explorer le territoire. Cela dit, les personnes motorisées évoquent souvent une variété de lieux parfois excentrés pour les destinations quotidiennes (IQ1; IQ 2). À quelques reprises, les personnes motorisées étaient clairement désarçonnées par nos cartes, car elles avaient plutôt l'habitude de se repérer avec un GPS. Pour se repérer sur nos cartes, ils et elles les repositionnaient pour qu'elles correspondent à l'image de leur GPS. De leur côté, les piétons qui utilisaient les moyens de transport en commun (métro et bus) cherchaient toujours les stations de métros (et parfois le CARI) et les croisements de rues pour se positionner sur notre support cartographique.

Enfin, les femmes étaient plus souvent en mode découverte, qu'elles se retrouvent dans la catégorie de marcheurs ou dans celle des moyens mixtes. À l'opposé, ceux et celles qui affichaient davantage une attitude de repli, ou d'inconfort et se déplaçaient peu étaient souvent des personnes en situation fragile et avaient des représentations de l'espace plus limitées. Pour s'orienter dans l'espace, les points de repères étaient, ou le domicile, des arrêts de bus ou le métro.

Au total, la grande majorité de nos répondants semblaient avoir une représentation spatiale nettement plus proche de l'étendue spatiale que de celle de la forme-limite, pour reprendre la distinction de Montulet évoquée plus haut³.

2. La question de l'accueil

Le point nébuleux de notre enquête s'est en fin de compte avéré être... son point de départ, soit la question des lieux accueillants.

Nos répondants ne comprenaient pas la notion de « lieux accueillants ». Nous avons dû à l'occasion varier la terminologie : lieux que vous fréquentez le plus, lieux qu'on aime fréquenter, lieux où on se sent à l'aise (RA1C, RA2C, RA3C), où on se sent bien (R1C).

Plusieurs parlaient en fait de lieux « utiles ».

Certains parlaient au second degré, comme s'ils voulaient conseiller d'autres migrants (IQ5). DA14 a une expérience internationale et répond à nos questions comme une collaboratrice, en parlant peu de son expérience personnelle.

³ Notons qu'un résultat semblable se dégage de l'étude de Ch. Préfontaine-Meunier sur les parcours des immigrants récents membres d'églises évangéliques.

On peut dire que dans l'ensemble, nos interlocuteurs expriment une vision avant tout fonctionnelle des lieux : ils et elles fréquentent des lieux car ils sont proches, ou parce qu'ils offrent de bons prix, ou parce qu'ils correspondent à leurs habitudes culturelles, mais parfois aussi parce qu'ils sont fréquentés par leurs amis, comme dans le cas des lieux de culte. Le CARI semble l'exception qui confirme la règle ; cet organisme est évoqué moins comme un espace ou un point de service que comme un lieu dominé par des relations sociales positives, un lieu de réseautage, suscitant même une certaine affection.

Faut-il pour autant en déduire que les espaces de Saint-Laurent, voire les Laurentiens ne sont pas accueillants ?

Dans la dernière enquête Écho du BINAM de la Ville de Montréal (sondage Léger de 2500 pers), les immigrants ont une opinion très positive de l'accueil des Montréalais, mais l'enquête porte sur un échantillon d'immigrants surtout installés depuis longtemps, y compris des réfugiés. Et la question posée dans le sondage était très explicite : les Montréalais sont-ils accueillants ?

Notre questionnement était différent et portait sur les *espaces urbains*.

En interrogeant les personnes sur les espaces accueillants, il s'agissait de voir comment on apprivoise progressivement son milieu de vie, plusieurs ayant insisté sur la variable temps notamment (voir plus haut IQ3). Nos interlocuteurs sont des nouveaux arrivants, il est important d'insister sur ce point : certains sont arrivés il y a peu de temps. Les plus anciens sont là depuis 2017 (IQ1, IQ2), la plupart sont arrivés en 2018 et 2019.

En fait nous les saisissons en train d'apprivoiser des espaces, des trajets. Ils sont en train de se bâtir un capital de mobilité.

Pour reprendre la terminologie dans l'ouvrage collectif *Arrival infrastructures. Migration and Urban Social Mobilities* (Meuus et al.2019), les migrants **arrivent** dans le quartier et tentent d'y trouver une stabilité pour poursuivre leur trajectoire. Nous ne les interrogeons pas sur les services qu'ils ont ou non reçus, sur leur expérience des infrastructures d'accueil mises sur pied par l'État et ses partenaires, les organismes communautaires. Nous les interrogeons sur les lieux qu'ils fréquentent volontiers dans le cours de leur vie quotidienne. Les auteurs de *Arrival infrastructures* veulent aller au-delà des cadres et normativités étatiques et voir tout ce qui compose en fin de compte les **infrastructures d'arrivée dans le quotidien de la ville**. En se recentrant sur les parcours migratoires et les mobilités sociales urbaines, on peut dire que les infrastructures d'arrivée émergent des pratiques urbaines plus qu'elles ne les conditionnent. Ce sont les pratiques spatiales des migrants qui en dessinent une géographie qui est donc propre à chacun. Nous revenons sur l'ouvrage cité dans l'Annexe 9.

Notre expression de départ, « des lieux accueillants » était jusqu'à un certain point maladroit car sans doute trop calquée sur le vocabulaire des intervenants

communautaires montréalais, lequel porte surtout sur la notion d'accueil (Blain, *et al.*2018). Nos interlocuteurs n'évoluent pas vraiment dans une logique d'accueil ; ils fréquentent des lieux utiles, des lieux fréquentés par tout le monde. Certains fréquentent le CARI indépendamment des services car les lieux sont chaleureux.

Mais nos répondants ont utilisé le vocabulaire de l'accueil de manière inattendue : lorsqu'ils nous invitent à prendre un café dans un lieu qu'ils apprécient ou nous proposent de nous reconduire. À plusieurs reprises, c'était au fond nous qui étions accueillis par eux ! Des interlocuteurs ont même proposé aux étudiants qui menaient les entrevues, de garder pour eux la compensation monétaire prévue en dédommagement pour le temps d'entrevue.

Mais revenons sur l'importance de lieux souvent évoqués par nos interlocuteurs, puis sur ceux qui constituent pour plusieurs un lieu névralgique. Plusieurs lieux sont en effet évoqués par la quasi-majorité de nos interlocuteurs ; **la Bibliothèque du Boisé, le CARI, le Tim Horton's (Côte Vertu), et dans une moindre mesure le Cégep Saint-Laurent.** Nous reviendrons sur chacun d'eux plus loin ainsi que dans les annexes.

Parmi les premiers lieux évoqués par nos interlocuteurs au début de l'entrevue viennent généralement les **commerces**.

Adonis est cité fréquemment : pour sa nourriture libanaise selon IQ1; R6 etc. Yasmine est aussi évoqué (pour sa nourriture halal selon DAR9). IQ5 parle « d'épicerie paki, arabes, indiennes ». DAR8 parle de Byblos pour « les produits de chez nous », DA12 évoque la nourriture africaine de la fruiterie AMR. On le voit d'emblée, les affinités culturelles avec le pays d'origine sont spontanément évoquées par ce genre de commerce.



Marché Yasmin
Crédit photo : Islem Bendjaballah

Mais on mentionne aussi Maxi pour ses bas prix ou des centres d'achat comme Place Vertu et IQ4 et IQ3 précisent « car les enfants peuvent jouer ».

En second lieu viennent les **parcs**.

Le parc Beaudet est souvent cité : IQ2 l'adore, ses enfants aiment y jouer, et elle l'a d'ailleurs choisi comme lieu pour l'entrevue. Le parc Hartenstein est pour plusieurs apprécié car proche (DA10, IQ2). Il jouxte le YMCA, ce qui est particulièrement important, tout comme le parc Beaudet jouxte le CARI. Le parc Aimé Caron est apprécié par IQ1 car ses enfants rencontrent les copains d'école. Le parc Goyer est très apprécié, notamment par IQ3. Le parc Painter dans Chameran est aussi évoqué.



Parc Beaudet à Saint-Laurent
Crédit photo : Islem Bendjaballah

Certains parcs font l'affaire de tous les membres de la famille : le père y fait son jogging, les enfants jouent à portée de vue de leurs parents.

Rares sont nos interlocuteurs qui n'ont pas évoqué l'un ou l'autre parc, et la plupart du temps comme espaces de sociabilité.

Nos observations montrent par ailleurs un public très varié dans ces parcs (voir photos en annexe 10).



Parc Hartenstein à Saint-Laurent
Crédit photo : Islem Bendjaballah

D'autres types de lieux sont aussi évoqués mais plus rarement, comme le Centre des loisirs : IQ4, IQ2 DA12 en parlent. R6 y a tenu des expositions. Le Cégep est aussi évoqué par plusieurs et nous reviendrons sur ce lieu car il suscite des remarques importantes pour les dynamiques de l'hospitalité.

Plusieurs évoquent aussi le YMCA, mais ceci dans des perspectives très contrastées. Pour les uns, il est question de loisirs; IQ3, IQ2. DAR10 y fait du bénévolat : il joue au basket avec les enfants, s'occupe de l'aide aux devoirs. Pour d'autres, le YMCA évoque des déceptions, liés



Siège YMCA à Saint-Laurent
Crédit photo : Islem Bendjaballah

aux refus de services pour les enfants faute de place (DA12). Mais pour d'autres encore il est associé à des souvenirs douloureux dont nous reparlerons, liés au refuge des demandeurs d'asile.

Les affinités culturelles, puis les bas prix guident les destinations, nous l'avons dit. Mais les enfants comptent aussi beaucoup dans le choix des lieux. DA2 dira souvent « je vais là-bas, les enfants aiment y aller ou « ils sont bien accueillis » et inversement en évitera d'autres (pour les horaires etc). DA12 évoque La Maison de l'enfance, en plus du Centre des femmes où elle va régulièrement.

Chose surprenante, les lieux de culte ne sont jamais évoqués spontanément par nos interlocuteurs, mais seulement suite à nos relances, et on ne s'y attarde pas. Sont nommés : le Centre islamique du Québec, (IQ 2IQ3, IQ5, DAR9, DA12.), une église à Mont-Royal et une église pentecôtiste africaine à CDN.

En réponse à une question de relance « Vous vous y sentez chez vous? », l'un d'entre eux répondra « Non, pas plus qu'à d'autres endroits ».

Dans l'ensemble, très peu de lieux sont décrits comme hostiles ou même peu hospitaliers, malgré nos relances. Certains DA ont gardé certes un mauvais souvenir des premiers refuges, mais ceux-ci étaient souvent situés dans d'autres quartiers (dont Peter-McGill).

D'autres ont eu de mauvaises expériences, tels que IQ5 (clinique d'urgence de Saint-Laurent), ou DA12 dont le fils a été refusé au YMCA faute de place, nous l'avons dit. DAR7 parle des enfants agressifs dans l'école que fréquente sa fille, en lien avec des traumatismes de guerre.

D'autres encore évoquent des désagréments comme la circulation intense (IQ5) ou le fait que des immigrants ne respectent pas les règles du code de la route (R6).

Pour d'autres enfin, les logements insalubres (coquerelles) ternissent le séjour ; c'est le cas de DA12 ou DA1.

Quelques-uns évoquent certains freins à l'accueil associés à des attitudes. Ainsi DAR 11 constate qu'ici « il faut attendre d'être invité pour aller chez quelqu'un et y être bienvenu », des habitudes culturelles différentes de celles de son pays d'origine (Soudan).

DAR8 estime que son intégration difficile est liée à sa mauvaise connaissance de la langue et se plaint qu'un organisme communautaire ait refusé de traduire certaines démarches. Mais quand les questions linguistiques sont évoquées, c'est généralement en rapport avec la recherche d'emploi.

Au total, seul DA15 estime que tous les Canadiens ne sont pas « friendly » mais parle peu de lieux spécifiques. À l'inverse, IQ4 estime que Saint-Laurent est « très cosmopolite » et que « les gens y sont très accueillants ». DAR9 note qu'il n'y a pas de racisme.

La grande majorité de nos interlocuteurs ne semblent pas percevoir une atmosphère d'hostilité vis-à-vis de l'étranger⁴, du moins cela ne ressort pas d'emblée dans leurs propos.

Les minorités forment une majorité statistique à Saint-Laurent et l'arrondissement a comme maire Alan De Sousa, appartenant à une « minorité visible ». Il était dirigé auparavant par le Dr Paquet, un médecin de famille bien implanté dans le milieu laurentien qui était alors une municipalité autonome. Les immigrants sont au cœur des nombreuses transformations qu'a connues Saint-Laurent. D'une certaine façon, pour reprendre les termes du conseiller en partenariat territorial au BINAM, Emmanuel-Ricardo Lamour-Blaise, « la société d'accueil est maintenant largement celle qui a été accueillie ».

3. L'hospitalité selon les différents statuts

Nous avons planifié de structurer notre échantillon en fonction des différents statuts des nouveaux arrivants, immigrants qualifiés, réfugiés, demandeurs d'asile. Mais nous avons vite réalisé qu'il fallait distinguer les statuts avec lesquels ils sont entrés au pays, et ceux qu'ils détiennent actuellement (voir Annexe 4 sur les statuts plus précaires; réfugiés et demandeurs d'asile). Ainsi plusieurs réfugiés étaient encore il y a peu de temps des demandeurs d'asile. Nous avons donc au final quatre statuts : les immigrants qualifiés (**IQ**), ceux qui sont entrés avec le statut de réfugié (réfugié) (**R**), les demandeurs d'asile qui sont devenus entre temps des réfugiés parce que leur demande d'asile a été acceptée (**DAR**), les demandeurs d'asile (**DA**). **Soulignons le fait que les différents statuts donnent des accès différents aux services communautaires.**

Les différences de statut se sont révélées moins significatives qu'attendu. Mais il faut dire que plusieurs ont changé de statut très récemment (de DA à DAR) et que chez ces nouveaux arrivants, les expériences relatives à chaque statut ne sont encore pas encore nettes. Les plus anciens sont arrivés en 2017 (IQ1 et IQ2, DAR9, DAR10), les récents ne sont là que depuis 2019 (IQ5, DA12, DA13, DA14,

⁴ Lors de nos observations au début de l'enquête, on a pourtant assisté à un spectacle au parc Rodolphe Rousseau, où un chanteur se permettait des blagues douteuses sur la diversité et constatait, certes à la blague, que les Blancs sont en minorité à Saint-Laurent. Le spectacle était organisé par la SDC Décarie dans le Vieux Saint-Laurent.

DA15) dont certains n'étaient à Saint-Laurent que depuis quelques mois (DA12 DA14).

En fait, Il y a les immigrants qualifiés et... les autres. Et nous n'avons qu'une seule réfugiée réinstallée (R). Enfin, toutes les demandes d'asile n'ont pas été faites en passant par le chemin Roxham; notamment DA13.

Bref, le statut est une variable plus compliquée que ce que l'on pensait!

Dans l'ensemble, il semble néanmoins que les IQ affichent une attitude plus positive et confiante. Et ils se prêtent volontiers et de façon détendue à l'exercice de repérer des lieux sur nos cartes.

Par contre certaines épreuves pèsent lourd, et ce, peu importe le statut : la recherche d'emploi; un sentiment de déclasserement social, la nostalgie évoquée dans certains lieux, les difficultés linguistiques. Et elles affectent tous les statuts. Ainsi le mari IQ3 en recherche d'emploi a une attitude très différente de celle de sa femme; il semble plus en retrait, moins avide d'explorer le territoire.

Dans l'ensemble aussi, la vision des DA semble moins assurée. DA15 voudrait faire du bénévolat, il ne veut pas « juste se cacher », il voudrait se familiariser avec Montréal, mais...il cherche un autre travail. Il s'interroge aussi quand un autobus ne s'arrête pas alors qu'il l'attend à l'arrêt. Est-ce parce qu'il est Noir, se demande-t-il? Interrogé sur l'existence de lieux hostiles, il répond que la question n'est pas là, mais que cela dépend des gens rencontrés « it has to be individual, all Canadians are not all friendly ». Il affirme néanmoins « The neighbourhood is good, it is OK ».

Mais parfois les DA sont aussi les plus critiques! C'est le cas de DA13 et DA14 qui aimeraient habiter dans une banlieue plus calme (et plus aisée).

Le temps passé ici est aussi important dans leurs appréciations. Plusieurs estiment n'avoir pas encore eu assez de temps pour apprivoiser le territoire, notamment en fonction des épreuves.

Une autre variable qui englobe tous les statuts est la situation familiale. La présence ou non d'enfants fait découvrir les lieux, quel que soit le statut de leurs parents.

Enfin rappelons à nouveau que tous nos interlocuteurs sont arrivés depuis peu, et qu'ils n'emploient pas le vocabulaire de l'« accueil», se situant dans un registre plus pratique.

4. Les infrastructures de l'hospitalité urbaine

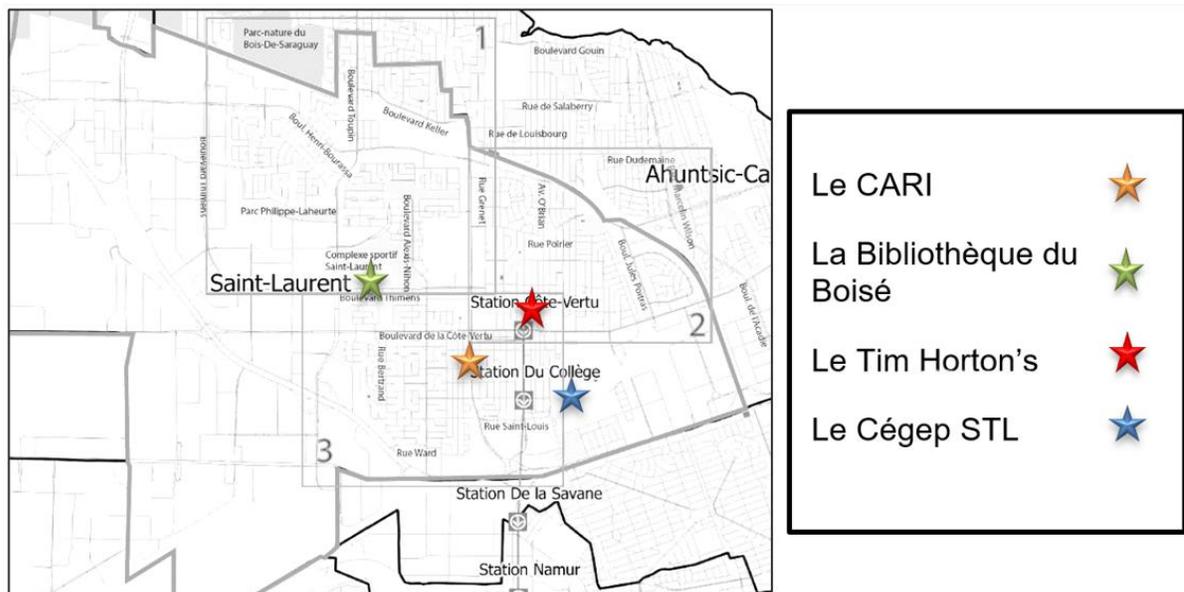
Sur quels registres relationnels fonctionnent les infrastructures de l'hospitalité urbaine ou les infrastructures d'arrivée? Autrement dit, quels sont les types de relations sociales qui sont normalement associés à chaque type de lieu?

En principe l'accueil est d'abord l'affaire de l'État qui laisse entrer ou non, donne des services au nouvel arrivant, via ses logiques de **redistribution**. Interviennent aussi des réseaux sociaux qui fonctionnent à la **réciprocité**, à l'entraide (importance du lien social), comme les groupes religieux, d'ailleurs souvent présents pour parrainer des réfugiés, ou les associations, ou la parenté... L'**échange marchand** ponctue aussi le quotidien de l'accueil, comme l'ont évoqué nos interlocuteurs qui parlent d'emblée des commerces ethniques qui leur sont familiers.

Dans la réalité québécoise, plusieurs organismes fonctionnent sur plusieurs registres. C'est le cas notamment de plusieurs organismes communautaires : bien qu'ils soient autonomes, ils agissent en tant que partenaires de l'État, qui leur confie la gestion de certains services concernant l'intégration des nouveaux arrivants.

Si l'on revient sur les lieux les plus souvent évoqués, à quelles sphères les raccrocher?

Quatre lieux ont souvent été évoqués par nos interlocuteurs : le CARI, la Bibliothèque du Boisé, le Tim Horton's et le Cégep Saint-Laurent.



Le **CARI** est un organisme communautaire mais qui reçoit aussi de l'État certains mandats quant à la livraison de services aux nouveaux arrivants (voir Annexe 5).

Dans nos entrevues, le CARI (notre partenaire principal pour entrer en contact avec les nouveaux arrivants) est très souvent mentionné par nos interlocuteurs. IQ2 dit « c'est extraordinaire comme espace »; il va « à toutes les activités ». Mais il est intéressant de noter qu'on en parle avant tout pour les qualités relationnelles. IQ3 nous dit, « J'ai brisé ma solitude ». Les termes utilisés évoquent de l'affection. IQ4 dira « C'est eux qui nous ont accueillis à notre arrivée, j'adore XX ». Le réseautage est important. R6, une artiste, participe aux activités du programme Femmes du monde et a bénéficié de jumelages pour organiser ses expositions.

Bref, nous sommes en plein dans le registre de l'hospitalité. Le CARI leur permet dans un sens d'être reconnus, de prendre leurs marques.

Par extension, les parcs à proximité deviennent aussi des espaces familiers. Le Parc Beaudet situé près du CARI en est un parfait exemple.

La Bibliothèque du Boisé

La Bibliothèque du Boisé (voir Annexe 6) est aussi souvent évoquée mais pour des qualités différentes, ayant trait à ses ressources mais surtout à son cadre, à la fois le bâtiment et les espaces adjacents.

DA13 nous dit même qu'elle est à l'origine de son choix de s'installer à Saint-Laurent! Son fils aime la « jungle » située à l'arrière et sa mère apprécie l'accessibilité de la piscine du quartier, qui est voisine de la bibliothèque.

De nombreux parents mentionnent la richesse des activités pour leurs enfants (IQ1, IQ4, IQ5, DAR9). Mais les adultes y trouvent aussi leur compte (IQ1 : pour



Siège du CARI à Saint-Laurent
Crédit photo : Islem Bendjaballah



Bibliothèque du Boisé
Crédit photo : Islem Bendjaballah

les recherches du mari, toute la famille de IQ5 a une carte de membre même s'il déplore que les livres soient uniquement en français. Précisons qu'en fait, la Bibliothèque possède des collections en plusieurs langues.

Mais il est intéressant de souligner que plusieurs évoquent avant tout son esthétique : « c'est tellement beau » IQ2, DAR7 « c'est grand, calme, joli », IQ3 dit qu'il y a beaucoup d'espace, c'est calme. On aime aussi le parc.

Dans tous ces commentaires, on sent une fierté d'habiter un quartier possédant un aussi bel équipement public, qui du même coup valorise ses habitants, même si pour certains la bibliothèque est loin. Elle est le symbole d'un bon quartier où les institutions publiques font honneur à leurs citoyens. Elle montre aux nouveaux arrivants qu'ils ne sont pas arrivés n'importe où. Cela aussi fait partie d'un bon accueil. Par contre, le côté relationnel n'apparaît pas dans les entretiens (ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas !).

Le Tim Horton's

Très haut dans la liste des lieux favoris, se situe le Tim Horton's, particulièrement celui qui est situé près de la station de métro Côte-Vertu (Annexe 7).

IQ4 a tout de suite pensé au Tim Horton's sur Marcel Laurin comme lieu de l'entrevue. C'est son endroit préféré, un des premiers où il est allé avec sa famille. Il en parle même comme d'un symbole canadien.



Tim Horton à côté de la station Côte-Vertu
Crédit photo : Islem Bendjaballah

DAR8 le positionne facilement sur la carte grâce à la station de métro Côte-Vertu.

DAR9 va souvent avec des amis dans les deux Tim Horton's.

DAR11 y rencontre ses amis soudanais.

DA12 adore y emmener ses enfants et y déguster un café « vanille française ».

Ce commerce est donc associé aux relations de sociabilité, aux relations familiales et amicales. On pourrait dire qu'on y mène parfois une double vie car on y « reçoit » aussi; la famille ou... les enquêteurs qu'on y invite. À défaut de pouvoir recevoir chez soi quand les logements sont petits.

Il faut dire que la publicité « Welcome home », n'y est peut-être pas totalement étrangère. Le café y est vendu non comme un endroit où on consomme, mais comme un endroit accueillant, de partage, de refuge, bref un lieu convivial.

Ce café évoque la notion de tiers-lieu, c'est-à-dire un lieu où on peut se sentir chez soi en dehors de sa maison, entouré d'inconnus (Ray Oldenburg 1989 *The Great Good Place*). Dans la littérature en études urbaines, les cafés franchisés sont souvent étudiés comme espaces de sociabilité privilégiés en milieu multiethnique (Jones, Neal *et al* 2015).

Les **Cégep de Saint-Laurent** (voir Annexe 8)

Le Cégep est aussi évoqué par plusieurs, parfois sur des registres plus personnels.

Certains y suivent des cours de français, ou y sont étudiants comme IQ4 au Bois de Boulogne. Sa femme va commencer un DES. L'éducation est valorisée par plusieurs immigrants dans une perspective de mobilité sociale. IQ4 se sent très à l'aise au collège car il y a plein d'immigrants comme lui, il a un bon groupe, aime ses professeurs « qui viennent du monde professionnel ».



Cégep de Saint-Laurent
Crédit photo : Islem Bendjaballah

IQ5 a fait son cours de francisation au Cégep de Saint-Laurent. Il aime cet espace, ses collègues de diverses nationalités et précise qu'il ne s'y est jamais senti discriminé par la « population française » environnante. Le Cégep est donc une institution publique que l'on peut fréquenter peu importe son origine!

La diversité de sa clientèle en fait un milieu rassurant en plus d'incarner les aspirations de plusieurs nouveaux arrivants. Mais il accueille aussi leurs nostalgies, notamment pour les demandeurs d'asile handicapés par leur statut qui ne leur donne pas droit aux études abordables. DAR10 va souvent flâner dans le Cégep : « c'est mon plus gros problème ici. Je me sens frustré, je veux aller à l'école ». Il y va pour regarder les jeunes jouer au basket, pour « se rappeler l'ambiance d'étude ». Avant, en Haïti il enseignait la biologie, et cela lui manque.

Ces lieux témoignent chacun à leur manière d'une facette de l'hospitalité, une hospitalité qui ne se définirait pas par rapport à une communauté, à l'inverse de ce que l'on peut lire dans l'ouvrage de Stavo Debauge (2018).

Au contraire, chaque type de lieu fait partie des **infrastructures de l'hospitalité urbaine**. Et ces infrastructures telles qu'elles sont saisies dans notre étude ne sont pas des territoires objectifs mais sont avant tout configurées par les **subjectivités** des nouveaux arrivants.

En nommant les lieux importants pour eux, ils et elles nous font voir une diversité d'infrastructures urbaines, chacune étant marquée par leur subjectivité. Ainsi, DA11 aligne une suite de bibliothèques dans son inventaire des lieux accueillants. Ce demandeur d'asile très éduqué aime aussi les parcs pour leurs activités culturelles et les pianos publics : « people are playing, people are trying to show you ». Son **cadrage du quartier** est d'abord culturel.

Le cadrage de R6, arrivée avec son mari et ses trois enfants, est quant à lui très centré sur les expositions artistiques. Elle voudrait ouvrir une galerie d'art et enseigner la peinture. Les lieux qu'elle évoque sont marqués par son intérêt pour les arts, du Centre des loisirs au Musée des beaux-arts.

Pour DA10, le cadrage des lieux est dominé par sa nostalgie des études, on l'a vu (il enseignait la biologie en Haïti). Il se déplace peu mais aime aller flâner au Cégep.

D'autres cadrages sont nettement liés à la famille. On choisit Saint-Laurent pour une école, les services aux familles, les espaces de loisir etc.

En fin de compte, le quartier en est un d'hospitalité urbaine s'il se prête au projet de mobilité sociale du nouvel arrivant.

Mais il doit aussi lui permettre de se sentir un citoyen comme un autre, dans un espace positivement connoté, comme l'ont évoqué plusieurs de nos interlocuteurs.

Conclusions sur les infrastructures urbaines de l'hospitalité à Saint-Laurent

La plupart des nouveaux arrivants interrogés vivent à Saint-Laurent depuis peu de temps.

Ils y prennent leurs repères sans trop de difficultés (sauf une interlocutrice) et trouvent facilement des commerces qui correspondent à leurs habitudes culturelles.

En termes d'espaces publics, ils trouvent aussi des parcs qui leur conviennent, qu'ils peuvent fréquenter en famille.

Ceux qui ont des enfants ont des attentes plus précises (souvent relatives aux écoles) et apprécient les possibilités offertes en termes de services pour enfants en général. Quelques-uns ont toutefois eu des déconvenues (enfant refusé au YMCA (DA12, IQ5 problèmes avec clinique d'urgence).

Des commerces comme le Tim Horton's, et des parcs sont aussi des lieux de sociabilité appréciés.

Les déplacements ne semblent pas poser de problèmes et nos interlocuteurs utilisent des moyens de transport fort différents.

Ils n'ont par ailleurs pas une représentation précise du quartier comme forme-limite et en franchissent les frontières aisément, se déplaçant souvent d'un point A à un point B selon leurs besoins.

Par contre, beaucoup ont identifié des lieux-clés de l'arrondissement pour leur trajectoire sociale et en livrent des témoignages qui donnent à penser qu'ils s'y sentent à l'aise alors, comme le précise l'un d'eux, qu'il s'agit d'institutions publiques de ladite société d'accueil et que la « population française » y est très présente.

La Bibliothèque du Boisé en est un bon exemple et renvoie une image positive du quartier. Ce lieu qualifié de superbe est en effet ouvert à tous.

Le Cégep est aussi un lieu inclusif que plusieurs ont apprécié ou qui en fait rêver d'autres.

Le sentiment d'attachement à Saint-Laurent n'est toutefois pas évident pour tous. L'appropriation est un processus qui demande du temps et de nombreux cas de figure apparaissent dans notre échantillon; du repli des uns qui sortent peu, à ceux toujours plus avides d'explorer le territoire. Ces attitudes différentes ne sont pas sans évoquer les figures d'installation résidentielle distinguées par S. Lord *et al* (2019); la transposition, le repli, l'entrepreneuriat et l'exploration. Leur enquête portait toutefois sur des immigrants installés depuis plus de cinq ans.

Ces variations ne sont pas nécessairement corrélées au statut d'immigration (les IQ et réfugiés d'un côté, les DAR et DA de l'autre). Mais les problèmes rencontrés dans la recherche d'un travail ou les problèmes de langue sont certainement des entraves importantes, tant pour les IQ que pour les autres.

L'accompagnement du CARI a été névralgique pour plusieurs à leur arrivée et demeure un lieu que l'on fréquente encore pour plusieurs, par plaisir.

La notion d'**infrastructures urbaines d'hospitalité** est une expression qui décrit mieux les propos de nos interlocuteurs que celle de relations d'hospitalité proprement dites. Elle décrit mieux en effet les types d'espaces accessibles aux nouveaux arrivants au-delà des services aux immigrants proprement dits, des espaces qui ne leur sont pas dédiés spécifiquement mais n'en sont pas moins importants pour se stabiliser à leur arrivée, pour peu à peu s'approprier un milieu de vie pour pouvoir continuer leur trajectoire sociale. Plusieurs d'ailleurs ne se limitent pas au quartier et fréquentent d'autres parties de la métropole, ce qui ne les empêche pas d'éprouver un certain attachement au quartier. Dans un sens, on ne peut parler d'installation dans un quartier, car ils sont avant tout en mouvement,

et dans un horizon temporel long. Leurs propos sont imprégnés de nostalgie pour des espaces qu'ils ont quittés et/ou d'aspirations aux prochaines étapes de leur trajectoire sociale. Chaque interlocuteur a sa propre géographie des infrastructures urbaines de l'hospitalité; pour les uns elle est dominée par l'éducation, pour d'autres par l'art, ou par la famille. Pour certains elle semble secondaire car ils sont avant tout mobilisés par la recherche d'emploi.

Saint-Laurent n'apparaît pour autant pas avant tout comme un « quartier d'intégration » (Poirier 2018). Nos interlocuteurs évoquent des lieux dans lesquels ils sont des citoyens comme des autres. La Bibliothèque du Boisé et le Tim Horton's en sont de bons exemples.

La forte présence de l'immigration n'y est sans doute pas complètement étrangère. Une ancienne enquête sur la cohabitation interethnique dans sept quartiers multiethniques de la métropole (dont deux étaient situés à Saint-Laurent) (Germain *et al.* 1995) avait déjà montré à quel point les immigrants appréciaient pouvoir se sentir un parmi d'autres dans les espaces publics d'un quartier très diversifié, comme si toute impression de faire partie des minorités disparaissait.

Ce sentiment est peut-être encore plus important de nos jours, alors que divers enjeux ayant trait à la diversité ont déchiré la sphère publique, au Québec comme ailleurs. Dans plusieurs pays, on note une augmentation de l'hostilité face aux migrants et face aux étrangers. Steven Vertovec qui s'est beaucoup penché sur les villes de la superdiversité note l'émergence d'une **sphère publique hostile**, où sont déconnectées les caractéristiques des populations, leurs interactions quotidiennes et les représentations (via des discours, des images et des déconnexions entre sphères locales et nationales, etc).

Plusieurs philosophes nous rappellent par ailleurs que dans la notion d'hospitalité, la notion d'hostilité n'est jamais bien loin, a fortiori si on remonte à son acception originelle où l'hospitalité consistait à transformer un étranger voire un ennemi en familier. Et les débats contemporains sur ladite crise migratoire dans le sud de l'Europe ont réactivé une notion politique forte de l'hospitalité.

Le libellé du titre de notre projet visait à nous rappeler le contexte plus large dans lequel s'inscrit notre questionnement, marqué par une conjoncture agitée et sur-politisée sur la question des migrants. Et le fait d'interroger des personnes qui ont dû fuir des pays dangereux pour leur sécurité et ont traversé, pour certains, des épreuves significatives pour franchir la frontière, rendait ce rappel encore plus pertinent.

Mais la question qu'il fallait laisser ouverte, soit celle de savoir si tout cela trouverait une résonance à l'échelle de la vie quotidienne dans les espaces du quartier, ne devait pas être simplement transposée à l'échelle locale. Il fallait au contraire partir des perceptions quotidiennes de nouveaux arrivants face aux espaces fréquentés, sans les connoter a priori, pour les laisser qualifier eux-mêmes ces espaces, nous dessiner leur propre géographie.

Et de toute évidence, les notions d'hostilité, comme d'hospitalité, étaient absentes de ces qualifications. Certains ont certes évoqué des inconforts, des malaises, et ont mis des bémols sur les rapports qu'ils entretiennent avec le quartier. Mais il n'est pas question d'hostilité ou de suspicion face aux étrangers, ni même de racisme.

Enfin, les types de lieux évoqués nous invitent à considérer le rôle des espaces commerciaux dans les parcours de ces nouveaux arrivants. Le réconfort de trouver des types de commerces avec lesquels ils et elles ont une affinité culturelle, mais aussi les fonctions de tiers-lieux auxquels certains se prêtent bien, marquent d'emblée leurs premiers pas dans le quartier.

PARTIE II Le quartier comme infrastructure d'arrivée?

5. Profil de Peter-McGill : un territoire du centre-ville

À l'hiver 2019, la Table de concertation interaction de Peter-McGill a commandé un portrait du quartier à la firme d'architectes Rayside Labossière. Nous nous en inspirerons, en plus de nous appuyer sur les données statistiques disponibles.

Le territoire de Peter-McGill correspond au district électoral du même nom et à la portion centre et ouest du centre-ville de Montréal. Rayside et Labossière le définissent à juste titre comme un territoire contrasté à la fois par ses composantes et par ses environnements immédiats. Commençons par ces derniers pour le situer.

Bordé sur son flanc ouest par la municipalité de Westmount, et sur son flanc nord par le Mont-Royal Le territoire est délimité au sud par la rue Notre-Dame ainsi que l'autoroute Ville-Marie et le début de l'escarpement qui s'étire jusqu'à la falaise Saint-Jacques. L'axe du Boulevard Robert-Bourrassa en représente la limite orientale. (Rayside Labossière, 2019, p 8)

Ses composantes comprennent une série de quartiers résidentiels extrêmement différenciés dont le village Shaughnessy (15 677 personnes, qui jouxte le Centre canadien d'architecture), l'ancien Mille-Carré Doré (correspondant approximativement au secteur Percy Walters 7 273 personnes) où se trouvaient les maisons de l'ancienne grande-bourgeoisie écossaise, et le secteur Victor Hugo plus modeste jouxtant le quartier populaire de la Petite-Bourgogne, en plus du secteur centre-ville. Des habitations de grande densité bordent aussi les grandes artères. Mais parmi les composantes du territoire on trouve aussi deux universités majeures, le Musée des Beaux-arts, des artères commerciales animées et des tours à bureau, bref des équipements de centre-ville.

La population totale du district s'élevait en 2016 à 33 297 personnes, soit 37% de l'arrondissement Ville-Marie. L'étude de Rayside Labossière distingue 5 secteurs; Trafalgar Square qui couvre une partie du Mont-Royal, Victor Hugo en bas de l'autoroute Ville-Marie (ces deux secteurs ne comptent qu'un peu plus de 30000 habitants chacun), le secteur centre-ville, le secteur Percy-Walters en haut de

Sherbrooke (7 272 personnes) enfin, le plus gros, Shaughnessy qui comprend 15 677 personnes.

Le territoire de Peter-McGill change rapidement. Sa population est en croissance et de nombreux projets résidentiels sont en chantier (« plus de 10.000 logements pourraient y voir le jour sur des terrains en transformation ») (Rayside et Labossière 2019, p 100). La densité résidentielle est très élevée (22 720 hab/km² dans le village Shaughnessy, ce qui dépasse de loin celle des autres secteurs mais aussi celle des autres arrondissements de Montréal.

Le portrait de la population est dans l'ensemble assez différent de celui de l'ensemble de la ville. Les secteurs Shaughnessy et centre-ville comprennent une forte proportion de jeunes travailleurs et d'étudiants universitaires. Par contre les jeunes de moins de 14 ans sont sous-représentés par rapport au reste de la ville. On note aussi une forte augmentation des ménages, généralement de petite taille. Relativement peu de ménages ont des enfants. Le district est un pôle d'emploi majeur qui représente près du cinquième de celui de la ville ; le secteur de la finance (et assurances) est important, les emplois dans les services professionnels, scientifiques et techniques sont nombreux.

Mais Peter-McGill est aussi un territoire fortement contrasté sur le plan socio-économique : les extrêmes se côtoient ou plus exactement les différents secteurs affichent des niveaux de revenus opposés. Il en va de même pour la situation du logement. Même si l'habitation en hauteur, et de petits logements sont dominants, on trouve aussi dans certains secteurs des maisons en rangée, et quelques maisons individuelles. Si le taux d'effort des ménages dans Peter-McGill est beaucoup plus élevé qu'ailleurs (55,8% contre 30,8 pour l'ensemble de la ville), les disparités sont fortes sur le territoire.

Enfin, la mobilité résidentielle est très élevée dans Peter-McGill. Rayside et Labossière notent que l'année précédant le recensement, 30% de la population avaient déménagé. Ils précisent alors que cette mobilité doit être mise en rapport avec la forte proportion étudiante mais aussi avec le fait que Peter-McGill est un « premier lieu d'accueil de migrants temporaires et permanents » (Rayside Labossière p 96).

Le portrait de l'immigration montre l'importance du phénomène dans Peter-McGill et ses particularités.

Les non immigrants ne représentent que 38% de la population de Peter-McGill alors qu'ils sont 62,1% à Montréal (Statistique Canada, profil de district électoral). Peter-McGill compte 38,8% d'immigrants et 23,3% de résidents non permanents (à Montréal, ces proportions sont de 34,3% e 3,5%). Cette dernière proportion doit bien sûr être mise en relation avec le nombre élevé de personnes ayant un permis d'étude, compte tenu de la présence d'universités qui accueillent beaucoup d'étudiants internationaux. D'ailleurs, la proportion de diplômés universitaires est très élevée dans Peter-McGill. La proportion d'immigrants récents est aussi plus

forte dans Peter-McGill que dans la ville de Montréal. Peter-McGill se distingue aussi par une forte proportion d'immigrants économiques, les réfugiés et parrainés étant moins nombreux qu'ailleurs. Les 3 principaux pays de naissance sont l'Iran (23%), la Chine (19%) et la France (7%). Enfin, on remarque une forte proportion de minorités visibles (51%) contre 34% dans l'ensemble de la ville.

Il faut toutefois rappeler que les données de recensement ne tiennent pas compte des dernières vagues de réfugiés syriens et de demandeurs d'asile. Or certaines de ces catégories (surtout les demandeurs d'asile, hébergés notamment dans le YMCA ou à proximité, le Programme régional d'accueil et d'intégration des demandeurs d'asile PRAIDA opère au CLSC Métro situé juste en périphérie du district) sont présentes dans Peter-McGill.

En conclusion, le vaste territoire de Peter-McGill affiche un ensemble de caractéristiques qui le distinguent fortement du reste de la ville de Montréal. Il est aussi traversé par de forts contrastes et inégalités. C'est aussi un territoire en nette croissance, où la pression immobilière est forte.

On peut à présent se demander s'il s'agit d'un quartier accueillant pour les nouveaux arrivants. Mais à la lumière du portrait présenté plus haut il faut aussi se demander si on peut vraiment parler d'un quartier. La notion de quartier connaît un certain succès dans le vocabulaire des aménagistes. Peter-McGill est d'ailleurs traversé et cerné par différents quartiers thématiques : le quartier des grands jardins, le quartier des gares et le quartier des spectacles. Mais qu'en est-il du quartier comme milieu de vie ? À cet égard n'y a-t-il pas dans Peter-McGill plusieurs quartiers ?

Le terme est aussi en vogue dans le milieu des organismes communautaires, comme l'a bien compris Centraide du Grand Montréal qui y voit une base pour l'action concertée de ceux-ci et soutient des tables de concertation intercommunautaire et intersectorielles de quartier, et plus récemment l'initiative Vivons nos quartier (G. Désilets et A. Goudet, 2019).

6. Peter-McGill, un quartier d'accueil?

Nous avons choisi de compléter les entrevues dans Saint-Laurent avant de faire celles dans Peter-McGill, mais nous avons documenté les deux quartiers en même temps, y compris quelques entrevues avec des intervenants-clé. Et très vite nous avons réalisé bien avant la pandémie que l'étude de Peter-McGill serait plus complexe que celle de Saint-Laurent.

En premier lieu, si Saint-Laurent est un territoire bien identifié comme un arrondissement qui a son propre maire (Alan de Sousa est d'ailleurs à la barre

depuis de nombreuses années et est une figure bien connue à Montréal) et qui fut auparavant une banlieue autonome, le territoire de Peter-McGill est moins connu. Ce district électoral fait partie du territoire du centre-ville et de l'arrondissement Ville-Marie qui n'a pas de maire propre. L'arrondissement couvre d'ailleurs un énorme territoire, Montréal ayant la particularité d'avoir un centre-ville à la fois vaste et habité. Si la population immigrante et notamment les nouveaux arrivants y sont certes nombreux, ils côtoient non seulement de nombreux résidents non immigrants mais beaucoup d'usagers du centre-ville à commencer par les travailleurs. On a vu aussi que certains équipements de proximité y sont déficitaires comme des écoles primaires publiques, des parcs de proximité, une bibliothèque municipale, un centre communautaire, etc. Les logements sociaux et abordables y sont rares.

En second lieu, il n'y a pas à Peter-McGill d'organisme majeur intervenant auprès des nouveaux arrivants comme le CARI de Saint-Laurent. On retrouve certes des organismes s'adressant à des catégories précises comme le YMCA qui accueille les demandeurs d'asile mais aucune ressource n'est dédiée à l'accueil des nouveaux arrivants sur le territoire. Un organisme phare comme PROMIS (Aide aux immigrants et réfugiés de Montréal) intervient sur un territoire plus large et ses locaux sont basés dans un autre quartier. Plusieurs organismes sont associés à une communauté précise, comme le Service à la famille chinoise du Grand Montréal ou le Centre des femmes afghanes de Montréal (AWCM). D'autres, comme le Carrefour Jeunesse Emploi n'offrent aucun programme d'accompagnement spécial pour les immigrants et certains ne s'adressent pas aux immigrants temporaires ou aux demandeurs d'asile. Plusieurs organismes donnent des services d'employabilité à une diversité de clientèles.

Ensuite, plusieurs organismes ne pouvaient nous aider à recruter des nouveaux arrivants pour nos entrevues. Par exemple, le directeur d'Action Réfugié nous a précisé que très peu de personnes viennent dans leurs bureaux. Le Y des femmes n'a trouvé aucune famille intéressée à participer à notre enquête. Quant à l'Afghan Women Center, elles exigeaient d'être payées \$500 pour nous aider à recruter des nouveaux arrivants. Enfin, quelques organismes comme le Service à la famille chinoise du Grand Montréal nous ont référé quelques nouveaux arrivants, mais qui hélas n'habitaient pas dans le quartier. Plusieurs organismes ont d'ailleurs de la difficulté à rejoindre leurs clientèles, un sujet souvent tabou car il pourrait menacer leur financement.

Enfin, l'immigration est un enjeu qui interpelle la Table de quartier Peter-McGill depuis seulement quelques années, et certains de ses membres hésitent encore à en faire une priorité, comme nous l'a confié une intervenante.

La **Table de concertation Interaction du quartier Peter-McGill** a pour mission de favoriser le rassemblement et la concertation entre les différents acteurs du quartier (résident-e-s, commerçant-e-s, étudiant-e-s, organismes publics et communautaires) afin de déterminer collectivement les actions prioritaires qui contribueront à améliorer la qualité de vie dans le quartier » (Rapport des activités

2017-2018 p.5). C'est en 2015 que la Table de quartier Peter-McGill participe à une concertation autour de l'immigration au centre-ville, rassemblant plusieurs organismes desservant spécifiquement ou en partie les personnes issues de l'immigration. En 2016, la Table de quartier a pris l'initiative de piloter un comité ad hoc dédié à l'organisation d'un Forum sur l'immigration, forum qui a réuni 80 participants. Depuis, la Table de quartier a mis sur pied un comité Immigration qui comprend 9 organismes, 3 institutions, 1 résidente, 1 étudiante. Une intervenante qui siège sur ce comité a partagé les difficultés rencontrées par plusieurs organismes pour rejoindre les habitants. Des activités et des événements sont organisés à leur intention avec un succès variable. Il faut dire qu'il y a peu d'espaces dans le quartier pour accueillir des événements, nous confie une intervenante qui explique :

C'est un peu difficile de trouver des espaces pour regrouper des gens. Pour nous, le centre-ville est comme un espace temporaire pour les nouveaux arrivants. Au début, ils s'installent ici, puis déménagent rapidement dans d'autres quartiers...cette situation affecte notre action, dans le sens où il y a beaucoup de transition et c'est difficile de travailler avec une communauté qui change tout le temps...Dans le centre-ville, c'est difficile d'avoir un sentiment d'appartenance, de communauté et de chez soi

Une autre intervenante nous dira qu'il n'y a pas vraiment de vie de quartier dans le secteur, car les habitants y sont plutôt en transition.

Sur la Table de quartier siègent aussi des représentants des universités, dont l'Université Concordia, où les étudiants internationaux sont nombreux. D'ailleurs, des représentants de cette université s'investissent dans les travaux de la Table et ont fait circuler parmi leurs étudiants une enquête sur le thème de la communauté accueillante qui avait été initialement conçue pour les immigrants mais n'avait pas été réalisée faute de pouvoir les rejoindre.

Le seul immigrant que nous avons rencontré, un Syrien arrivé avec un programme de parrainage en 2018, nous disait que son quartier était le *Downtown*, de la station de métro Berri-UQAM à Atwater (voir annexe 12). Travaillant à plein temps après avoir suivi des cours de français pendant un an, il garde un attachement aux espaces conviviaux près de l'Université Concordia (dont le café Starbucks) ainsi qu'au parc près de l'Université McGill. Ces lieux lui rappellent son expérience d'étudiant international vécue jadis à Dubaï. Il apprécie le centre-ville et ne voudrait pas habiter Saint-Laurent car « *Il y a trop d'Arabes là-bas...tu as l'impression que tu es toujours dans l'autre monde. À Saint-Laurent tu entends plus l'arabe que le français ou l'anglais dans la rue* ». (Annexe 12 Carte des lieux mentionnés par cet immigrant). Il va parfois à Saint-Laurent pour ses restaurants et aussi parce que ses amis y habitent. Au centre-ville, il fréquente l'épicerie Adonis. Célibataire, il se sent à l'aise dans cette ambiance anonyme du centre-ville.

À l'inverse, des demandeurs d'asile habitant Saint-Laurent après être passés par le YMCA de Peter-McGill nous avaient renvoyé une image opposée du contraste entre les deux quartiers et semblaient soulagés de l'avoir quitté.

Les conditions d'arrivée sont parfois marquantes dans certaines trajectoires des nouveaux arrivants que nous avons rencontrés.

Nous voyons à nouveau que le quartier vécu par les nouveaux arrivants porte la marque de leurs parcours antérieurs et que d'une certaine manière ils façonnent chacun à leur manière une infrastructure d'arrivée.

7. Le quartier comme infrastructure d'arrivée? En guise de conclusion.

Les infrastructures d'arrivées de Saint-Laurent et de Peter-McGill sont bien différentes en partie parce que le profil des nouveaux arrivants qui atterrissent dans ces deux secteurs est globalement fort différent. Les familles sont plus nombreuses dans le premier alors que les migrants temporaires sont fortement représentés dans le second. Ces catégories ont un usage de l'espace et un rapport aux lieux bien différents. Mais dans les deux cas, les données présentées donnent à penser que le quartier comme infrastructure d'arrivée tel que vécu par les nouveaux arrivants est bien différent de celui qui guide les intervenants. Tout d'abord, les quartiers vécus par les nouveaux arrivants sont façonnés par leur mobilité (leurs parcours antérieurs, leur utilisation de l'espace) et ne se définissent pas par leurs frontières. Nous l'avons bien senti au fil des entrevues à Saint-Laurent. Et on peut penser qu'il en aurait été de même si nous avions pu mener les entrevues prévues dans Peter-McGill. Pour les intervenants, la notion de quartier fait partie de ce qui définit l'action de ces derniers, à la fois comme territoire ciblé et comme ancrage dans la communauté. Nous avons montré dans une étude antérieure, comment le mouvement associatif montréalais s'est territorialisé dans les années 1990 en lien avec les transformations de l'État dont sa néo-libéralisation (Germain, Morin et Sénécal, 2004). Les tables de concertation intersectorielle de quartier sont d'ailleurs nées dans ce sillage ; à partir de 1994 une trentaine de Tables intersectorielles de quartier seront subventionnées par la Ville Montréal, la Direction de la santé publique de Montréal et Centraide. Mais depuis, de nombreux changements ont remodelé les quartiers. Certes, avec la réforme municipale de 2002 plusieurs sont devenus des arrondissements. Mais surtout, ils se sont beaucoup développés, sont devenus plus peuplés et sont devenus des territoires plus complexes. C'est particulièrement vrai des deux territoires à l'étude. Si la notion de quartier est ancrée dans le mode de vie des Montréalais depuis les premières côtes structurant le cadastre de Montréal, certaines devenant ultérieurement des paroisses, les

anciens quartiers ne sont plus des espaces de proximité comme ils l'étaient jadis. Si le quartier vécu par les Montréalais s'est beaucoup transformé, et ne correspond plus à ses anciennes limites, a fortiori pour les nouveaux arrivants il ne peut constituer un espace repère. C'est dans ce sens que nous avons tenté de suivre le cadrage qu'ils font de leur nouveau milieu de vie, sans oublier qu'il prend place dans un parcours migratoire. D'où l'intérêt de la notion d'infrastructure d'arrivée.

Les quartiers ne peuvent plus être pensés comme des quartiers d'intégration, pour reprendre le titre d'un article de Cécile Poirier (2008). Cela ne veut pas dire pour autant que les nouveaux arrivants ne trouvent pas des infrastructures d'arrivée qui leur conviennent. Les entrevues menées dans Saint-Laurent montrent bien que même en des temps hostiles, la plupart cheminent sans trop de difficultés et rencontrent peu de lieux non accueillants. Dans les deux territoires, la superdiversité est omniprésente mais elle est d'une certaine mesure moins visible dans le second car les espaces de sociabilité publique extérieurs sont peu nombreux et dans une certaine mesure elle disparaît dans le flux intense du centre-ville où se mélangent habitants, travailleurs et consommateurs.

La conjoncture de la pandémie a fait ressortir encore plus la carence en espaces de sociabilité publique à Peter-McGill. Nous reproduisons en annexe certaines observations effectuées cet été et consignées dans un article d'une revue portant sur Montréal en temps de pandémie (annexe 11).

Pour certains types de nouveaux arrivants comme le Syrien que nous avons rencontré, cette invisibilité de la diversité correspond probablement à leurs attentes en matière d'urbanité. Mais pour d'autres types de nouveaux arrivants, plus vulnérables et/ou ayant plus de contraintes notamment familiales du fait de la présence d'enfants, ce genre de territoire offre moins de prises. Il ne se prête en tout cas pas à une diversité d'infrastructures d'arrivée, comme ce que l'on a entrevu à Saint-Laurent.

Faut-il alors, envisager un recentrage de certaines actions à une échelle plus petite, et mieux cibler les catégories que l'on veut rejoindre ?

Montréal est devenue une métropole dense et cosmopolite et les rapports au territoire en sont marqués. À l'heure où l'État s'appuie de plus en plus sur les organismes communautaires pour déployer son filet social, il faut peut-être repenser l'échelle de certaines actions en se basant sur une meilleure connaissance des trajectoires socio-spatiales des nouveaux arrivants.

Bibliographie

- Bell, D. (2007) "The Hospitable City: social relations in commercial spaces", *Progress in Human Geography*, 31 (1):7-22.
- Blain, M. J., Caron, R. et M.Cl. Rufagari (2018) « Trouver un emploi pour une personne réfugiée : les dimensions de l'accueil. Perspectives d'intervenants du communautaire et de personnes réfugiées. », *Cahiers de géographie du Québec*, 62(177) :393-407.
- Boudreau, J. A. (2016) *Global Urban Politics: Informalization of the State*, New York, John Wiley.
- Collins, Fr. (2011) "Transnational Mobilities and Urban Spatialities: Notes from the Asia-Pacific" *Progress in Human Geography*, 36(3):316-35.
- Dansereau, F et A. Germain (2002) : « Fin ou renaissance des quartiers? Les significations des territoires de proximité dans une ville pluriethnique », *Espaces et Sociétés*, Nos 108-109; pp 7-28.
- Debauge, St. (2018) *Qu'est-ce que l'Hospitalité? Recevoir l'étranger à la communauté*, Montréal Liber
- Désilets, G. et A. Goudet (2019) « La mise en œuvre des politiques d'accueil des migrants à l'échelle des quartiers : l'étude de l'initiative *Vivons nos quartiers* ». *Lien social et politiques*, No 83, pp. 230-248.
- Germain, A, Archambault, J, Blanc, B., Charbonneau, J, Dansereau, F. et D. Rose (1995) *Cohabitation interethnique et vie de quartier*, Gouvernement du Québec, Ministère des relations internationales, de l'immigration et des communautés culturelles, Études et recherches No12, 325p.
- Germain, A. et C. Poirier (2007) « Les territoires fluides de l'immigration à Montréal ou le quartier dans tous ses états », *GLOBE, Revue internationale d'études québécoises*, X(1) :107-120.
- Germain, A, (2016) « The fragmented or Cosmopolitan Metropolis? A Neighbourhood Story of Immigration " *British Journal of Canadian Studies*, 29(1); 1-23.
- Godbout, J (1997) « Recevoir c'est donner », *Communications* 65 :pp. 36-48. Ce texte est repris dans la Revue du MAUSS No 53 consacré à *Le don d'hospitalité. Quand recevoir, c'est donner.* (2019)
- Gotman, A. (1997) « La question de l'hospitalité aujourd'hui », *Communications*, 65(1) :5-19.

- IRIPI (2020) *Analyse du sondage Écho : rapports de faits saillants sur les enjeux des personnes immigrantes à Montréal* Rapport de recherche soumis au BINAM
- Jones, H., Neal, S., Mohan, G., Connell, K., Cochrane, A., Bennett, K. (2015) « Urban multicultural and everyday encounters in semi-public, franchised cafés spaces » *The Sociological Review*, 63 (3):644-661.
- Lord, S., Serfaty-Garzon, Larbi-Messaoud et A. Boutas (2019) : « Explorer et reconstruire un chez soi à l'étranger. Une exploration des parcours d'installation résidentielle d'immigrants internationaux à Montréal. », *Espace Populations Sociétés*, <http://journals.openedition.org/eps/9118>.
- Louiseberg, M. and E. Fiddian_Qasmiyeh. (2018) "Introduction to the issue Encountering Hospitality and Hostility", *Migration and Society: Advances in Research*, 1(1).
- Lord, S., Serfaty-Garzon, P., Larbi-Messaoud, S. et A Boutas (2019) « Explorer et reconstruire un chez-soi à l'étranger. Une exploration des parcours d'installation résidentielle d'immigrants internationaux à Montréal », *Espace populations sociétés* <http://journals.openedition.org/eps/9118>
- Lynch, P., Germann Molz, J., McIntosh, A., Lugosi, P., Lashley, C. (2011) "Theorising Hospitality.", *Hospitality & Society*, 1(1) :3-24.
- Martiniello, M et A. Rea (2011) « Des flux migratoires aux carrières migratoires ». Éléments pour une nouvelle perspective théorique des mobilités contemporaines », *SociologieS*, <http://journalsopenitions.org/sociologies/3694>
- Meeus, B, Ainaut, K, and van Heur, B, (ed) (2020): *Arrival Infrastructures : Migration and Urban Social Mobilities*, Switzerland, Palgrave Macmillan Publishers.
- Montulet, B. (2005) « Au-delà de la mobilité : des formes de mobilité », *Cahiers internationaux de sociologie*, 118(1); 137-159 (doi10.3917/cis.118.01137.)
- Poirier, C.(2008) « Peut-on encore parler de quartiers d'intégration? Territoires et ethnicité à l'heure de la mobilité », dans X. Leloup et M. Radice (dir) : *Les nouveaux territoires de l'ethnicité*.PUL, pp. 133-155.
- Oldenburg, R (1989) *The Great Good Place*, New York, Marlowe & Co.
- Polanyi, K. 1968 *The Great Transformation*
- Préfontaine-Meunier, Ch. (2018) *Le modèle congrégationnel et les rapports à l'espace des immigrants récents dans deux églises évangéliques montréalaises : exploration ethnographique*, Mémoire en Études urbaines, INRS, UCS

ANNEXES

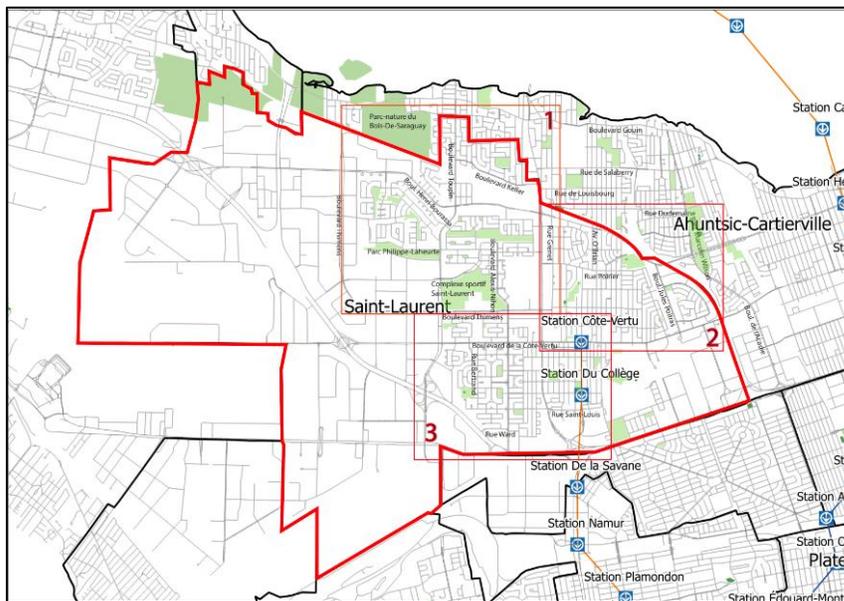
Annexe 1

Profil de Saint-Laurent : un territoire contrasté

Réalisé par : Jeanne LaRoche

Mise en contexte

L'arrondissement de Saint-Laurent peut ressembler à un territoire de paradoxes, autant lorsque l'on se penche sur l'hétérogénéité de son tissu urbain qu'en ce qui a trait aux dynamiques socio-économiques le traversant. D'abord, à l'image de la Ville de Montréal dans laquelle il se déploie, il est une courtepoinde de différents quartiers et développements : le Vieux-Saint-Laurent, Norvick, Cosmos, Norgate, Marlborough, Chameran (Montpellier), le Nouveau Saint-Laurent, Bois-Franc et le Technoparc Saint-Laurent. L'arrondissement est fractionné à l'interne par certaines frontières physiques tout en s'inscrivant, à plus grande échelle, en discontinuité avec le tissu urbain montréalais, puisque circonscrit au nord et à l'ouest par un chemin de fer, limité au sud par l'axe de l'autoroute métropolitaine, traversé à équidistance de son centre par l'autoroute 13 et l'autoroute 117 sur l'axe nord-sud et finalement bordé à l'est par une partie de l'autoroute 15.



Carte : L'arrondissement de Saint-Laurent sur un fond de carte tiré de *Google Maps*.

Géographie et tissu urbain : un territoire fragmenté à vocations multiples

Saint-Laurent était autrefois une ville indépendante avant de devenir, en 2002, l'arrondissement Saint-Laurent suite à l'adoption de la loi 170 (*Loi portant réforme de l'organisation territoriale municipale des régions métropolitaines de Montréal, de Québec et de l'Outaouais*). Cette réalité explique en partie l'hétérogénéité de son tissu urbain d'aujourd'hui, qui comprend des secteurs aux usages différents et par le fait même, des densités de population inégales.

À l'ouest, on retrouve la zone industrielle avec plusieurs industries spécialisées dans les secteurs de l'aérospatiale, des sciences de la vie et des hautes technologies (Darchen, 2007: 70). Saint-Laurent est toutefois également un arrondissement résidentiel, avec ses 98 828 habitant.e.s qui représentent 5,8% de la population totale de la Ville de Montréal (*Ville de Montréal*, « Arrondissement de Saint-Laurent », 2018 : 5). Il est possible de qualifier le territoire de Saint-Laurent de suburbain, organisé selon les modèles de la banlieue nord-américaine, en notant que cet espace a toujours cumulé ces deux fonctions : résidentielle et industrielle (Darchen, 2007 :72). Ce caractère suburbain émane précisément, toujours selon Darchen, de la manière dont Saint

La morphologie urbaine, le cadre bâti et les usages de Saint-Laurent varient grandement d'un secteur à l'autre, puisque cette dernière combine à la fois le modèle de « l'ancien village agricole, la petite ville industrielle et la banlieue moderne du style des années 1950 » (Goyer, 2017: 116). Saint-Laurent comporte d'ailleurs un centre, le « Vieux Saint-Laurent » ou le « secteur Du Collège », faisant écho à son passé de ville, autour duquel plusieurs institutions gravitent : le Cégep

Saint-Laurent et le Cégep Vanier, plusieurs commerces, les deux stations de métro de l'arrondissement (Côte-Vertu et Du collège), les ressources communautaires et institutionnelles tels le Centre de santé et de services sociaux (CLSC), le bureau de poste ou le poste de police. Du côté du transport et de l'accessibilité, deux stations de métro se situent au cœur de l'arrondissement depuis 1980, ce qui en fait un territoire somme tout relié au reste du réseau montréalais de transport en commun. Néanmoins, ces deux stations adjacentes se trouvent au cœur du Vieux-Saint-Laurent et l'arrondissement étant vaste, plusieurs quartiers sont moins bien desservis. Par exemple, le quartier de Chameran (Montpellier), à l'extrémité est de l'arrondissement, demeure mal connecté par le transport en commun, puisque ceinturé par l'autoroute 15 et deux grands boulevards, Jules Poitras à l'ouest et Côte-Vertu au sud. Finalement, le chemin de fer, frontière de l'arrondissement, témoigne néanmoins d'un lien direct avec le centre-ville, puisqu'il existe trois gares de train de banlieue dans le nord-est de Saint-Laurent sur la ligne reliant la région de Deux-Montagnes au centre-ville.



Station de Métro du Collège

Crédit photo : Islem Bendjaballah

Le logement : une situation différenciée selon les quartiers



Place à côté de la station de métro Côte-Vertu

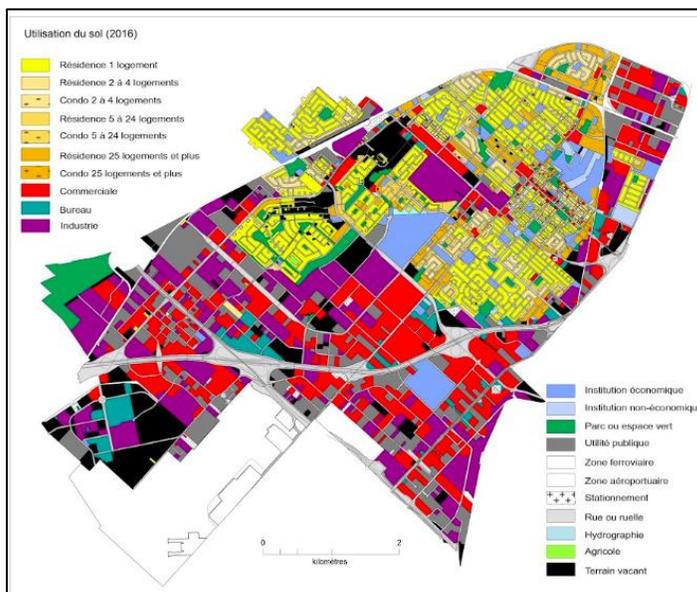
Crédit photo : Islem Bendjaballah

Les dissemblances au sein de l'arrondissement concernent également la situation du logement dans les différents quartiers. Des quartiers modernes aux maisons unifamiliales dispendieuses côtoient d'autres secteurs où les tours d'habitation dominent le paysage, ce qui en fait un arrondissement où la densité de population est répartie de manière hétéroclite et où le cadre bâti change de visage d'un secteur à l'autre.

Par exemple, Norvick, un petit quartier dans le nord-est de Saint-Laurent, est un quartier ouvrier créé à l'initiative du Gouvernement canadien, composé de logements de base pour les ouvriers participant à l'effort de guerre (*Ville de Montréal, 1998-2013 : «Quartier Norvick»*). Norgate, au nord du Vieux-Saint-Laurent, est composé à la fois de « jumelés unifamiliaux avec terrain à l'arrière et stationnement [ou] plusieurs dizaines d'immeubles à logements pratiquement identiques [...] autour d'un parc plus ou moins bien entretenu » (Goyer, 2017 : 130). Plusieurs immeubles à logements sont occupés par ailleurs par une majorité de nouveaux arrivants. Des enjeux de cadre bâti vieillissant et des problèmes de salubrité marquent le secteur. Chameran est lui aussi un quartier où plusieurs nouveaux et nouvelles arrivant.e.s choisissent d'établir leur résidence. Il s'agit d'un secteur presque complètement résidentiel, comportant un mélange de grandes tours d'habitation à cinq étages ou plus, des maisons unifamiliales au centre et des « plex » isolés (Goyer, 2017 : 131), sans oublier le parc Painter en son centre, où sont organisées plusieurs activités par l'arrondissement. Les possibilités de logements locatifs de grande taille et moins dispendieux que dans d'autres arrondissements plus centraux expliquent cet attrait pour de nombreux ménages immigrants.

Finalement, à l'ouest, les quartiers du Nouveau Saint-Laurent et de Bois-Franc offrent un tout autre cadre domiciliaire : on y retrouve plusieurs parcs et boisés ainsi que des maisons unifamiliales dispendieuses ou des immeubles à condos.

Disparités dans l'utilisation du sol en 2016 dans l'arrondissement Saint-Laurent



Source : Nathalie Vachon, 2019, *Institut national de la recherche scientifique*.

Bref aperçu socioéconomique de l'arrondissement

Aujourd'hui, Saint-Laurent est le plus vaste des arrondissements de la Ville (*Ville de Montréal*, 2018), comporte un des plus grands parcs industriels de l'île et est reconnu comme un pôle industriel et économique important (Darchen, 2007: 70). En effet, après le centre-ville de Montréal, il s'agit du « deuxième bassin d'emplois de la grande région métropolitaine » (Parcs industriels du Canada, 2017). Pourtant, Saint-Laurent accuse également un taux de chômage de 10%, plus élevé que celui de l'Agglomération de Montréal (9%) (*Ville de Montréal (Agglomération de Montréal)*, 2018 : 31 ; *Ville de Montréal (Arrondissement de Saint-Laurent)*, 2018 : 30). Ce taux de chômage est particulièrement prononcé chez les personnes immigrantes; les employé.e.s du secteur industriel résidant probablement souvent à l'extérieur de Saint-Laurent .

Profil de l'immigration

Si 34% de la population de Montréal est immigrante (*Ville de Montréal*, «Agglomération de Montréal», 2018 : 19) et 70 % des nouveaux et nouvelles arrivant.e.s au Québec choisissent de s'installer à Montréal (*Ville de Montréal*, «Montréal inclusive», 2018 : 2), les immigrant.e.s forment 54% de la population dans l'arrondissement Saint-Laurent, ce qui en fait le seul arrondissement à être habité en majorité par une population immigrante (*Ville de Montréal*, «Arrondissement de Saint-Laurent», 2018 : 18). Par ailleurs, 83% des citoyen.ne.s sont soit nés à l'étranger ou ont au moins un de leurs deux parents né à l'extérieur du Canada (*Ibid.* : 5).

Les principaux pays d'origine des immigrant.e.s dans l'arrondissement sont, en ordre décroissant, le Liban (9,7%), la Chine (8,3%), le Maroc (8%), la Syrie (5,8%) et l'Égypte (3,9%) (*Ville de Montréal*, «Arrondissement de Saint-Laurent», 2018 : 20). Par ailleurs, l'arrondissement Saint-Laurent est identifié par le *Bureau d'intégration des nouveaux arrivants de Montréal* (BINAM) comme territoire d'inclusion prioritaire (*Bureau d'intégration des nouveaux arrivants à Montréal*, 2018). Parmi la population immigrante, on note que 18% d'entre elle est composée de réfugié.e.s (*Ville de Montréal*, «Arrondissement de Saint-Laurent», 2018 : 22). La Syrie est le pays de naissance le plus fréquent parmi les réfugiés ayant obtenu la résidence permanente entre 2011 et 2016, dans le territoire du CLSC Saint-Laurent (*CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal*, 2019 : 58).

Enfin, rappelons que Saint-Laurent fut une des premières municipalités québécoises à se doter d'une politique interculturelle. Cette initiative avait, dans l'esprit de ses concepteurs, pour but de rassurer les Laurentiens face à l'arrivée dans leur ville d'immigrants en nombres croissants (Germain, et. al, 2003).

Bibliographie

- Bureau d'intégration des nouveaux arrivants à Montréal (2018). «Appel à projets: 'Montréal inclusive'», *En ligne* :
[http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/page/d_social_fr/media/documents/appel_a_projets_montreal_inclusive_binam_2018-09-21.pdf].
- CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal (2019). « Demandeurs d'asile, réfugiés et migrants à statut précaire : Un portrait montréalais réalisé par la Direction régionale de santé publique », *En ligne* : <https://santemontreal.qc.ca/fileadmin/fichiers/professionnels/DRSP/sujets-a-z/Inegalite_sociale_de_sante_ISS/Rap-Portrait_demandeurs_asile_Mtl.pdf>.
- Darchen, Sébastien. 2007. « Transformations urbaines d'une ville de banlieue. Le cas de Saint-Laurent dans la région métropolitaine de Montréal ». Thèse de doctorat, Institut national de la recherche scientifique.
- Germain, A., Dansereau, F., Bernèche, F., Poirier, C., Alain, M., Gagnon, J. E. (2003) *Les pratiques municipales de gestion de la diversité à Montréal*. INRS Urbanisation, Culture Société, <http://www.ucs.inrs.ca/pdf/GestionDiversiteMontreal1030617>. <http://espace.inrs.ca/4975/>
- Goyer, Renaud. 2017. « "Déménager ou rester là": rapports sociaux inégalitaires dans l'expérience des locataires », Thèse de doctorat, Université de Montréal.
- Parcs industriels du Canada. 2017. « Zone industrielle de Saint-Laurent ». *En ligne* : <https://parcsindustrielscanada.com/parcs/405>. Consulté le 22 février 2019.
- Ville de Montréal (1998-2013). *Quartiers et développements*. *En ligne* : <<http://www2.ville.montreal.qc.ca/arrondissements/sla/historique/fr/intro/histvsl/terri/quartdev/quartdev.html> > [Consulté le 31 août 2020].

Annexe 2

Lettre d'information et affiche de recrutement

Projet « Le quartier, territoire d'hospitalité dans des temps hostiles? »

Lettre d'information sur un projet de recherche

Bonjour,

Nous sommes une équipe de recherche de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS), une université québécoise de recherche et d'enseignement. Notre équipe est composée d'une professeure et de 4 étudiants de l'INRS.

Nous avons obtenu une subvention de recherche du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada pour effectuer une étude sur les lieux accueillants pour les nouveaux arrivants, qu'ils soient réfugiés, demandeurs d'asile ou immigrants économiques, depuis moins de 3 ans.

Nous souhaitons donc rencontrer des nouveaux arrivants dans deux quartiers de Montréal, le quartier Peter McGill au centre-ville et le quartier Saint-Laurent en périphérie. Nous voudrions leur demander de nous indiquer sur une carte quels sont les lieux publics qu'ils estiment accueillants pour eux dans le quartier. Ces lieux d'accès public peuvent être de différentes natures : un parc, un café, une épicerie, une bibliothèque, un lieu de culte, etc. L'entretien devrait être relativement court, environ une demi-heure.

Cet entretien ne sera pas enregistré, nos étudiants prendront des notes.

Nous souhaitons également protéger l'anonymat de nos participants et ne leur demanderons pas leur nom.

À tout moment pendant l'entretien, nos répondants peuvent choisir de ne pas répondre à des questions ou même de mettre fin à l'entrevue, et ce, sans avoir à donner de raisons.

Nous avons prévu un montant en argent de 30\$ pour compenser le temps passé avec notre équipe de recherche.

Il est important pour nous d'avoir le point de vue des nouveaux arrivants, et de pouvoir partager cette connaissance avec les intervenants communautaires qui les accompagnent dans leur parcours d'intégration.

Déjà un tout grand merci pour votre intérêt.

Nous mettons au bas de cette lettre les coordonnées d'Annick Germain qui dirige ce projet, ainsi que celles de la présidente du comité d'éthique en recherche de l'INRS.

Annick Germain,

Professeure titulaire, Institut national de la recherche scientifique

Téléphone 514 499 4004

Annick.germain@ucs.inrs.ca.

Isabelle Plante,

Professeure agrégée, **Présidente du Comité d'éthique en recherche de l'INRS**

531, Boulevard des Prairies

Laval (Québec) H7V 1B7

Téléphone 450 687 5010 poste 8814

Isabelle.plante@inrs.ca

PARTICIPEZ À NOTRE PROJET DE RECHERCHE

LE QUARTIER :
UN TERRITOIRE D'HOSPITALITÉ
DANS DES TEMPS HOSTILES?



QUI CONTACTER ?

ANNICK GERMAIN
Professeure titulaire
INSTITUT NATIONAL DE LA
RECHERCHE SCIENTIFIQUE

annick.germain@ucs.inrs.ca
514 499-4004

VOTRE PARTICIPATION EST
ENTIÈREMENT CONFIDENTIELLE.



Projet subventionné
par le Partenariat de recherche CRSH
sur les quartiers en transition (PRQT)



VOUS VENEZ DE VOUS INSTALLER À MONTRÉAL?

(Depuis moins de trois ans)

IMMIGRANT.E.S
RÉFUGIÉ.E.S
DEMANDEURS et
DEMANDEUSES D'ASILE

NOUS VOULONS VOUS PARLER



NOUS RECHERCHONS

Nous voulons parler avec des personnes qui sont **installées depuis moins de 3 ans à Montréal** en tant qu'**immigrant.e, réfugié.e, demandeur.euse d'asile**. Pour participer, vous devez avoir 18 ans et + et habiter dans l'arrondissement Saint-Laurent ou dans le quartier Peter-McGill.



LE PROJET

Nous menons une étude sur les lieux que les nouveaux et nouvelles arrivant.e.s trouvent accueillants dans leur quartier : des lieux où vous vous sentez confortables et bien accueillis. Ces lieux doivent être publics (ex. un parc, un café, une bibliothèque, un lieu de culte, une épicerie, etc).



À propos de nous

Nous sommes une équipe de recherche (étudiant.e.s et professeur.e.s) de l'université appelée Institut national de la recherche scientifique. L'équipe est dirigée par la chercheuse Annick Germain, qui mène depuis plus de 30 ans des études sur l'immigration dans la région montréalaise.



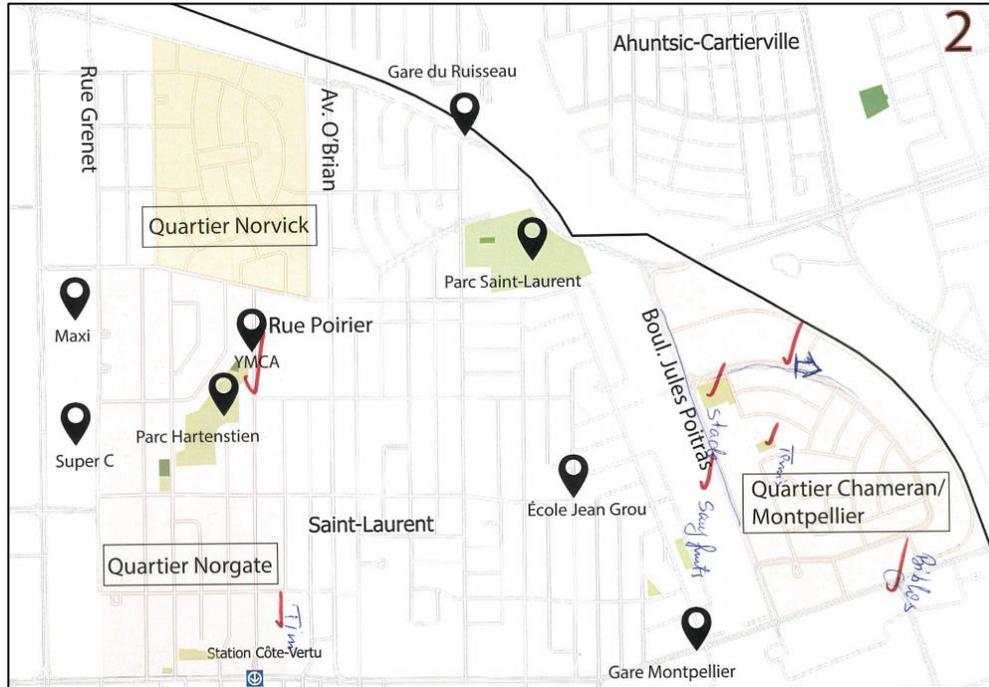
LES ENTREVUES

Nous aimerions parler avec vous pour savoir quels sont vos 4 ou 5 lieux accueillants favoris. Nous apporterons une carte pour que vous puissiez les indiquer. Les entrevues durent environ 30 minutes et sont menées par deux membres de notre équipe. **Votre participation est entièrement confidentielle.**



Annexe 3

Exemple de cartes géographiques utilisées lors des entretiens



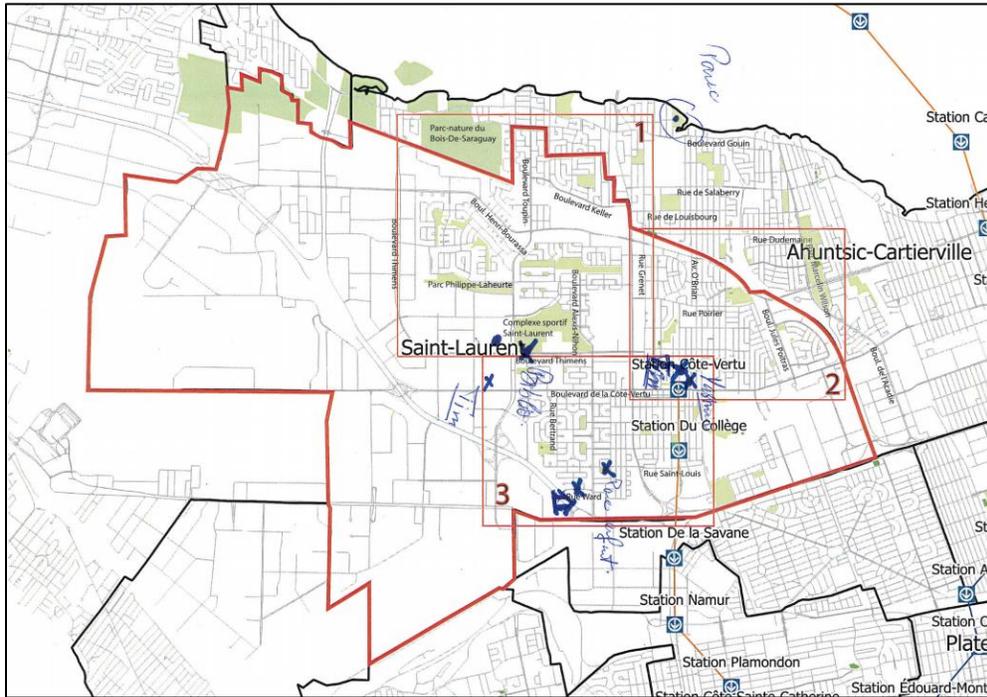
La Carte de DAR1

Un homme originaire de la Palestine. Il est venu au Québec seul. Au début, il était perdu devant la carte. Il fallait qu'il identifie son appartement pour qu'il puisse placer les autres espaces. Il a eu du mal à trouver le YMCA : « mais, il est loin de chez moi »



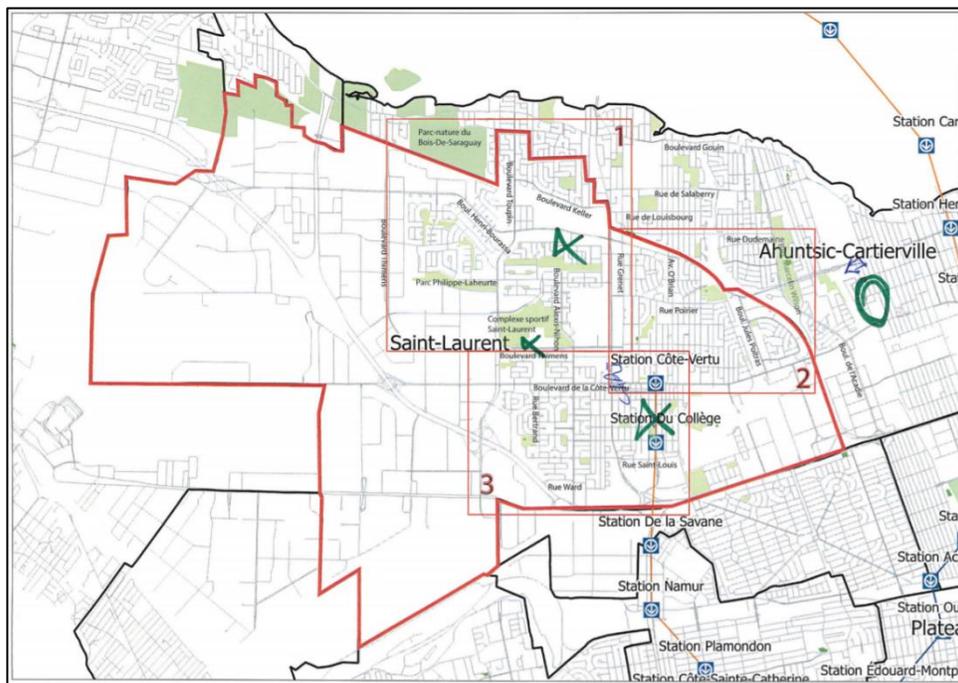
La Carte de DA1

Un homme originaire de Haïti. Il est venu au Québec seul. Alors qu'on lui expliquait la carte, il nous interrompt pour positionner son appartement en premier lieu, après il cherche le YMCA et le parc à côté.



Une des Cartes de DAR2

Un homme originaire de la Palestine qui a vécu quelques années au Liban avant de venir au Québec avec sa famille (sa femme et ses enfants). Au début, il cherchait un point de repère, on lui demande de positionner son appartement. Après ça, il a commencé à identifier les parcs et les autres espaces facilement, sans notre aide.



Une des Cartes de IQ3

Une femme originaire du Côte-d'Ivoire, mais elle a déjà vécu en France avant de venir au Québec. Elle est venue avec son mari et ses trois enfants. Elle a réussi à identifier la majorité des espaces qu'elle fréquente toute seule. En identifiant son appartement, elle découvre qu'elle n'habite pas à Saint Laurent mais à Ahuntsic-Cartierville.

Annexe 4

Les statuts précaires : demandeurs d'asile et réfugiés

Réalisé par : Catherine Paquette

Les termes « réfugié » et « demandeur d'asile » englobent différentes réalités, puisque les trajectoires de ces personnes se forgent au fil de plusieurs épreuves administratives, où les décisions sont basées sur des critères différenciés selon les situations et les pays d'origine. Les différents statuts donnent par ailleurs accès à différents services, que ce soit dans le milieu communautaire ou le réseau de la santé.

De manière générale, un réfugié est une « personne qui craint avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de ses opinions politiques, de sa nationalité ou de son appartenance à un groupe social en particulier » et qui serait « personnellement exposée, par son renvoi dans son pays d'origine, au risque d'être soumise à la torture, à une menace à sa vie ou au risque de traitements ou peines cruels et inusités » (TCRI 2018). Au Canada, il y a deux grandes catégories de réfugiés, soit (1) les personnes sélectionnées à l'étranger, qui sont des réfugiés réinstallés, et (2) les personnes étant admises comme réfugiées ou personnes protégées après avoir demandé l'asile devant la Commission de l'immigration et du statut du réfugié (CISR).

Les réfugiés sélectionnés à l'étranger par le Canada obtiennent leur résidence permanente avant de mettre les pieds au pays. Une fois ici, leur installation est prise en charge par l'État ou par le privé (un groupe de parrainage, lequel peut être un groupe de citoyens ou un organisme) (TCRI 2018).

Les demandeurs d'asile doivent pour leur part être admis comme réfugiés ou personnes protégées avant de pouvoir demander la résidence permanente. On peut enclencher le processus de demande d'asile lors de son arrivée à la frontière par voie terrestre, aérienne ou maritime ou à un bureau de l'Agence des services frontaliers du Canada (ASFC) si on se trouve déjà en sol canadien (Gouvernement du Canada, 2020). Certaines personnes décident aussi de franchir la frontière à pied à un point d'entrée non-officiel, pour diverses raisons¹.

La demande d'une personne qui se présente à la frontière doit d'abord être jugée recevable: on lui remet alors un document attestant son statut de demandeur d'asile (couramment appelé le papier brun) et une date d'audience devant la CISR (le délai est normalement de 60 jours, mais il s'élevait en 2017 à 17 mois (TCRI 2018)). La première étape de la demande d'asile est ensuite le dépôt du formulaire « Fondement de la demande d'asile », où la personne donne une première version de son

¹ Par exemple, en vertu de l'Entente sur les Tiers Pays Sûrs entre le Canada et les États-Unis, les personnes sont tenues de demander l'asile au premier pays sûr dans lequel elles se trouvent. Une demande formulée à un point d'entrée officiel terrestre sera donc jugée irrecevable si le demandeur arrive en provenance des États-Unis (sauf exceptions). Lorsque les demandeurs d'asile arrivent à un point d'entrée non-officiel, ils sont la plupart du temps interceptés en sol canadien par l'Agence des services frontaliers, qui procède alors à des vérifications de sécurité avant d'enclencher le processus de demande d'asile.

histoire. Ce formulaire, qui doit être remis dans les deux semaines après le passage à la frontière², nécessite un travail considérable pour lequel les demandeurs font souvent appel à un avocat.

Une fois le papier brun en main, les demandeurs d'asile doivent aussi franchir une panoplie d'étapes. Durant les deux premières semaines, ils et elles s'affairent à trouver un avocat ou prendre rendez-vous avec l'aide juridique, faire une demande d'aide sociale, obtenir un permis de travail s'ils y sont éligibles³ et chercher un emploi, passer un examen médical et entrer dans le réseau de la santé (ils bénéficient d'une couverture par le Programme fédéral de santé intérimaire (PFSI) leur permettant d'avoir accès à plusieurs services de santé), dénicher un appartement à bas prix et le meubler, ouvrir un compte en banque. Ils et elles devront ensuite comprendre le système de transport en commun, identifier les ressources d'aide et les banques alimentaires. Leurs enfants peuvent fréquenter le système scolaire jusqu'à 18 ans, mais pas les garderies subventionnées. Pour leurs besoins en santé et services sociaux, ils peuvent bénéficier de l'accompagnement du Programme régional d'accueil et d'intégration des demandeurs d'asile (PRAIDA) qui relève du ministère de la Santé provincial. Des organismes communautaires mandatés par le gouvernement assurent aussi une offre de services à cette catégorie de personnes immigrantes, telle que la recherche de logement et la francisation à temps partiel (TCRI 2018).

Plusieurs personnes sont hébergées à la résidence temporaire du YMCA, au centre-ville, ou dans un autre refuge. C'est à ces endroits qu'on les informe des ressources avoisinantes et que sont donnés des ateliers pour les guider dans la ville et dans leur parcours d'immigration. Un grand nombre de demandeurs d'asile, mais pas tous, ont peu de moyens à leur arrivée au pays, puisque de grandes sommes d'argent doivent être déboursées durant le parcours.

Lors de l'audience, la CISR détermine si le demandeur ou la demandeuse remplit les critères de la définition de « réfugié » de l'ONU et de la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés. En cas d'acceptation, on obtient donc le statut de personne protégée ou de réfugié au sens de la Convention de Genève et on peut déposer une demande de résidence permanente. En cas de refus, plusieurs recours s'offrent aux demandeurs, bien que cela modifie leur statut et leur accès à certains services.

En 2019, au Québec, 16 660 personnes ont présenté leur demande aux points frontaliers terrestres (en 2018 : 16 220) et 3 795 personnes au point aérien (en 2018 : 2 915)⁴. La GRC a également intercepté 16 136 personnes ayant traversé à pied entre les points d'entrée officiels (en 2018 : 18 518). Aussi, 195 personnes ont présenté une demande au bureau intérieur de l'ASFC (en 2018 : 1 140), ce qui signifie qu'ils étaient déjà sur le territoire au moment de déposer une demande.

² Il arrive que les demandeurs d'asile se trouvent déjà en sol canadien : le dépôt de ce formulaire à un bureau et l'AFSC constitue alors la première étape pour l'ouverture de leur demande, à la suite de laquelle ils recevront leur document d'identification (papier brun) si leur demande est jugée recevable.

³ Il existe des « Pays d'origine désignés » (POD), qui sont selon IRCC des pays qui « ne produisent habituellement pas de réfugiés, respectent les droits de la personne et offrent la protection de l'État ». Les personnes provenant de ces pays ont une audience plus tôt et leurs droits sont plus limités que les autres demandeurs d'asile ; ils n'ont pas de permis de travail.

⁴ Données en date du 28 septembre 2020

Bibliographie

Table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes (TCRI), 2018. « Itinéraire d'un demandeur d'asile », Présentation Power Point. En ligne, consulté le 4 septembre 2020

http://tcri.gc.ca/images/publications/volets/volet-formation/2018/Formation_itineraire_DA_site_web.pdf

Table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes (TCRI), 2018. « Itinéraire d'un demandeur d'asile. Cahier du participant », En ligne, consulté le 4 septembre 2020

http://tcri.gc.ca/images/publications/volets/volet-formation/2018/cahier_du_participant_itineraire_dun_DA_site_web.pdf

Statistique Canada, 2019. « Les demandeurs d'asile ». Page web consultée le 4 septembre 2020

<https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/89-28-0001/2018001/article/00013-fra.htm>

Gouvernement du Canada, 2020. « Demandes d'asile par année ». Page web consultée le 4 septembre 2020

<https://www.canada.ca/fr/immigration-refugies-citoyennete/services/refugies/demandes-asile.html>

Annexe 5

Le CARI

Réalisé par : Islem Bendjaballah et Catherine Paquette

Le Centre d'Accueil et de Référence sociale et économique pour Immigrants, mieux connu sous le nom de CARI, accueille depuis trente ans des nouveaux arrivants à Montréal, plus particulièrement sur le territoire de Saint-Laurent. Situé au deuxième étage du 774, boul. Décarie, l'organisme à but non-lucratif offre un éventail de services répartis en six secteurs : « Accueil et intégration », « Francisation », « Emploi », « Formations et bénévolat », « Femmes du monde », « Jeunesse et halte garderie ». La liste des services comprend plus précisément l'aide au logement et à la recherche d'emploi, les formations et opportunités de bénévolat, l'aide au lancement d'entreprise, l'accompagnement pour l'assermentation, les activités pour rassembler les femmes immigrantes, les activités pour les enfants, organisation de fêtes de quartiers.

Le CARI a pour objectif d'offrir un accompagnement souple et adapté à tous les besoins des personnes immigrantes, qui peuvent par ailleurs être référées vers d'autres organismes plus spécialisés. Bien que sa clientèle puisse provenir de partout à Montréal en raison de son mandat régional (en particulier pour la francisation), il exerce davantage auprès de nouveaux arrivants résidant à Saint-Laurent pour ce qui est de l'accueil et intégration.

Le CARI est financé par le [*Programme Réussir l'intégration*](#) initié par le MIFI. Depuis juillet 2019, il a ainsi pu élargir son bassin de clientèle, qui comprend des immigrants économiques, des réfugiés, des demandeurs d'asile.

Avec l'arrivée massive des réfugiés syriens et les demandeurs d'asile, le CARI a connu une importante croissance entre 2012 et 2016 (de plus, l'un des objectifs du CARI est de doubler le nombre d'utilisateurs chaque 10 ans). L'arrivée des récentes vagues migratoires a eu un grand impact sur la structure, le fonctionnement et les services du CARI, qui a été amené à embaucher un plus grand nombre d'employés, de proposer de nouveaux services (comme le service de garde) et à agrandir ses locaux.

Annexe 6

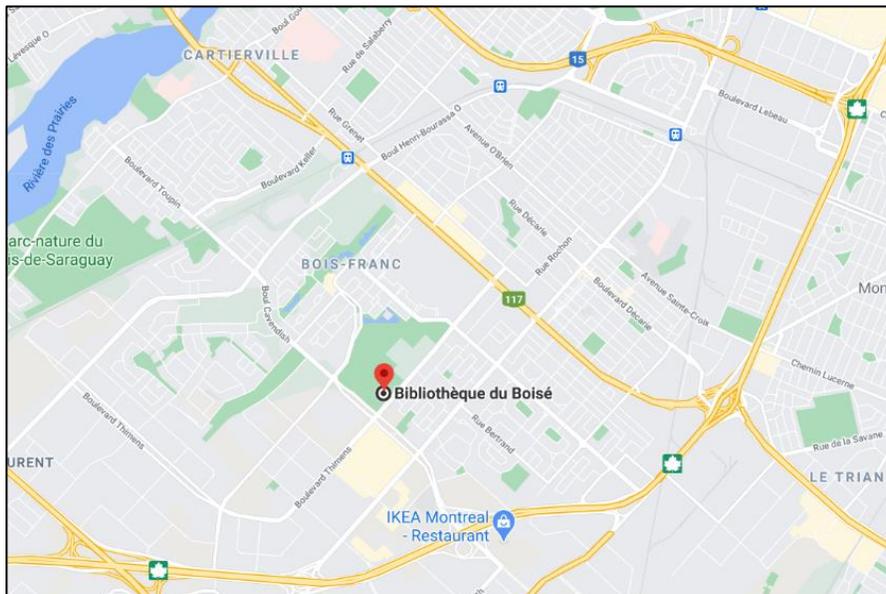
Bibliothèque du Boisé (Saint-Laurent)

Emplacement : 2727 boulevard Thimens, Montréal (Québec), H4R 1T4.

Réalisé par : Charline Godard-Bélangier.

Mise en contexte

La Bibliothèque du Boisé est une bibliothèque municipale située dans l'arrondissement de Saint-Laurent à Montréal, délimitée géographiquement par le boulevard Thimens au Sud; par le Parc Marcel-Laurin au Nord; par le boulevard Cavendish à l'Est et par le boulevard Alexis-Nihon à l'Ouest. Inaugurée en septembre 2013 suite à sa conception par le consortium d'architectes Cardinal Hardy, Labonté Marcil et Pelletier, cet édifice, assez imposant de par sa superficie de 25,760 m², est récipiendaire de 6 prix d'architecture prestigieux (Projets Verts, 2020). Il remplit trois fonctions distinctes : bibliothèque, centre d'exposition et réserve du *Musée des maîtres et artisans du Québec*. Préalablement à sa construction, l'arrondissement de Saint-Laurent décrivait le projet de la Bibliothèque du Boisé comme un espace ayant comme vocation le « développement culturel et urbain » de l'arrondissement, qui pourrait « devenir un pôle identitaire significatif » et agir comme un « service essentiel, un milieu de vie et de soutien à l'intégration » (Arrondissement de Saint-Laurent, 2009).



La Bibliothèque du Boisé et ses environs.

Source: Google Maps

Environnement, mobilité et activités

La Bibliothèque du Boisé a comme voisins, côté Est sur Thimens, l'école secondaire St-Laurent et le Centre de Formation Professionnelle (CFP) Léonard-de-Vinci, le Complexe sportif de Saint-Laurent et le Parc Marcel-Laurin. Le Complexe sportif de Saint-Laurent est un voisin particulièrement intéressant puisqu'il offre plusieurs installations sportives d'envergure, notamment un terrain de soccer intérieur, une piscine de 25 mètres et un gymnase. Côté mobilité, la Bibliothèque du Boisé est moyennement accessible à pieds, avec un *Walk Score*¹ de 67%, mais très accessible à bicyclette, avec un *Bike Score*² de 90%. La bibliothèque se trouve à 2,5 kilomètres de la station de métro Côte-Vertu, ce qui équivaut à une trentaine de minutes de marche ou 11 minutes de transport en commun si l'on s'y rend en autobus (ligne 171). Finalement, au niveau des activités, la Bibliothèque du Boisé propose une panoplie d'ateliers destinés à tous les groupes d'âge. Pour les bambins et les enfants, la bibliothèque offre notamment des activités de lecture de contes pour bébés et enfants en français, anglais, mandarin et arabe ; de l'aide aux devoirs et des ateliers de bricolage, de codage, de langue (FR, EN, ES, AR, MA) et de cuisine (Ville de Montréal, 2019 : 28-32). Pour les adolescents, on offre notamment des ateliers de dessin, des événements reliés aux jeux vidéo, des ateliers de cuisine et de langue (Ibid : 33-35). Finalement, les activités offertes pour les adultes sont principalement des événements artistiques et culturels, des ciné-conférences, des ateliers d'initiation à l'informatique, de jardinage, d'écriture et de perfectionnement des langues (FR, EN, ES, AR, MA) (Ibid : 36-43).



La Bibliothèque du Boisé

Crédit photo : Islem Bendjaballah

¹ Selon le site web walkscore.com. Source : walkscore.com/score/2727-blvd-thimens-montreal-qc-canada

² Toujours selon walkscore.com. Source: walkscore.com/score/2727-blvd-thimens-montreal-qc-canada

Bibliographie

- Angers, P.P. et Kleitz, E. (2017). « Les bibliothèques troisième lieu : Nouveaux défis de cohabitation. Le cas de la Bibliothèque du Boisé ». Travail présenté à Annick Germain dans le cadre du cours *Transformations des liens sociaux et appropriation de l'espace urbain* (EUR8228).
- Arrondissement de Saint-Laurent (2009). *Concours d'architecture : nouvelle bibliothèque, centre d'exposition et réserve muséale* [Programme sommaire]. En ligne : https://designmontreal.com/sites/designmontreal.com/files/09_bibliotheque_st-laurent_programme_fr.pdf
- Projets Verts (2020). *La Bibliothèque du Boisé*. En ligne : projetsverts.voirvert.ca/projets/la-bibliotheque-du-boise
- Ville de Montréal (2020). *Complexe sportif de Saint-Laurent*. En ligne : montreal.ca/lieux/complex-sportif-de-saint-laurent
- Ville de Montréal - Saint-Laurent (2019). *Programmation automne 2019 - Culture et bibliothèques*. En ligne : http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/ARROND_SL_A_FR/MEDIA/DOCUMENTS/00%20PROGRAMMATION%20CULTURE%20BIBLIOS%20AUTOMNE%202019.PDF

Annexe 7

Tim Horton's comme lieu accueillant – Publicité

Réalisé par : Léa Dallemane et Islem Bendjaballah

Tim Horton's avait lancé un plan de marketing nommé « Les histoires vraies à la Tim ». La campagne consiste à partager de vraies histoires de Canadiens en lien avec le célèbre café. L'institution vante plus de 17 000 histoires partagées, mais en met quelques-unes en valeur sur son site web avec l'étiquette : *stories we loved*. Nous pouvons cliquer sur le lien pour partager une des histoires ; <https://www.timhortons.com/communaute>.

Histoires vraies à la Tim
Des histoires que nous adorons!

Ces histoires nous rappellent que Tim Hortons est au cœur de nombreux souvenirs, petits et grands, dans la vie des gens d'ici.

Racontez votre histoire



Source: <https://www.timhortons.com/>

L'une des vidéos raconte l'histoire d'un vendeur qui apprend à communiquer avec le langage des signes, l'autre parle de hockey et de liens de parenté. Mais celle qui attire notre attention est « [Welcome Home](#) ». Elle raconte l'histoire d'un migrant qui accueille sa famille de l'étranger (et qui ne semblent être jamais venus auparavant) avec des manteaux et un café Tim Hortons, en disant « bienvenue à la maison ».

Ces histoires ont pour objectif de « mettre en lumière les valeurs des gens d'ici », avec cette histoire, la valeur de l'hospitalité, ou de l'accueil est exposée. On peut noter que la page n'existe qu'en anglais, et la vidéo aussi, mais on dirait que l'accès aux pages en français est perturbé momentanément. Sur la chaîne Youtube « Tim Hortons en Français », on peut voir toutes ces histoires en français mais pas celle de « [Welcome Home](#) », alors qu'elle existe bien sur la chaîne Youtube en Anglais.



STORIES WE LOVE

These stories remind us that Tim Hortons is a part of many Canadian moments, big or small.



Page d'accueil de la campagne « Stories we love » du Tim Horton

Source : <https://www.timhortons.com>

Du point de vue du lien entre Tim Horton's et l'accueil, on peut entendre une ambiance particulière liée à la convivialité, voire l'hospitalité dans cette [publicité](#) intitulée « Pour les gens d'ici » :

« Vous vous demandez peut-être pourquoi on est ici. On est ici pour les retraités, qui se retrouvent autour d'un café pour jaser de leurs petits-enfants. On est ici pour l'équipe de hockey qui vient de gagner, pour la mère monoparentale en chemin pour laisser son fils à la garderie, on est ici pour tous ceux qui cherchent à se mettre à l'abri. On est ici, ici, et ici. Pour toutes les villes, les autoroutes et tout ce qu'il y a autour. Parce que partout où vous êtes, Tim y est aussi. »

Le café est vendu comme *un endroit*, et pas pour ses produits. Un endroit accueillant, de partage, accessible, présent partout, un peu comme un refuge ou un soutien.

En anglais, la version est plus longue, elle se nomme « For Canada »

« What's so special about these lonesome looking places? Why are we brewing here? We're here for the group of retirees to sit and brag about their grandkids. Here here for the police, the fire department and all the first responders who need our coffee ready at a moment's notice. We're here for the youth hockey team fresh off a win. For those seeking shelter from the storm, for the teenagers who aren't sure if they're on a date, and the elderly couple quietly sipping coffee on their five thousandth. For the truck drivers whose home away from home looks a lot like a Tim's. We're here, and here, and here. For all the towns and highways and places between places. Because if there's a Canadian, there has to be a Tims »

La seule chose significative qui change, c'est le fait d'enlever le mot « Canadien » dans la version française. La marque vend son café comme ce qu'il y a de plus canadien. Est-ce aussi comme ça que nos nouveaux arrivants l'ont compris ? Mais, elle se présente aussi comme un lieu convivial, comme l'ont perçu plusieurs de nos nouveaux arrivants.

Ce qu'on peut retenir c'est que la communication est quand même réalisée autour d'une espèce de « café patriote », qui représente le Canada, ses valeurs, sa culture (avec des références au hockey par exemple). On peut aussi retenir le fait que cette dernière publicité ainsi que celle en anglais *Welcome Home* sont quand même développées dans une ambiance qui met en valeur la convivialité, l'accueil et l'hospitalité.

Annexe 8

CÉGEP de Saint-Laurent

Emplacement : 625 Avenue Sainte-Croix, Saint-Laurent, QC H4L 3X7

Réalisé par : Jeanne LaRoche

Mise en contexte

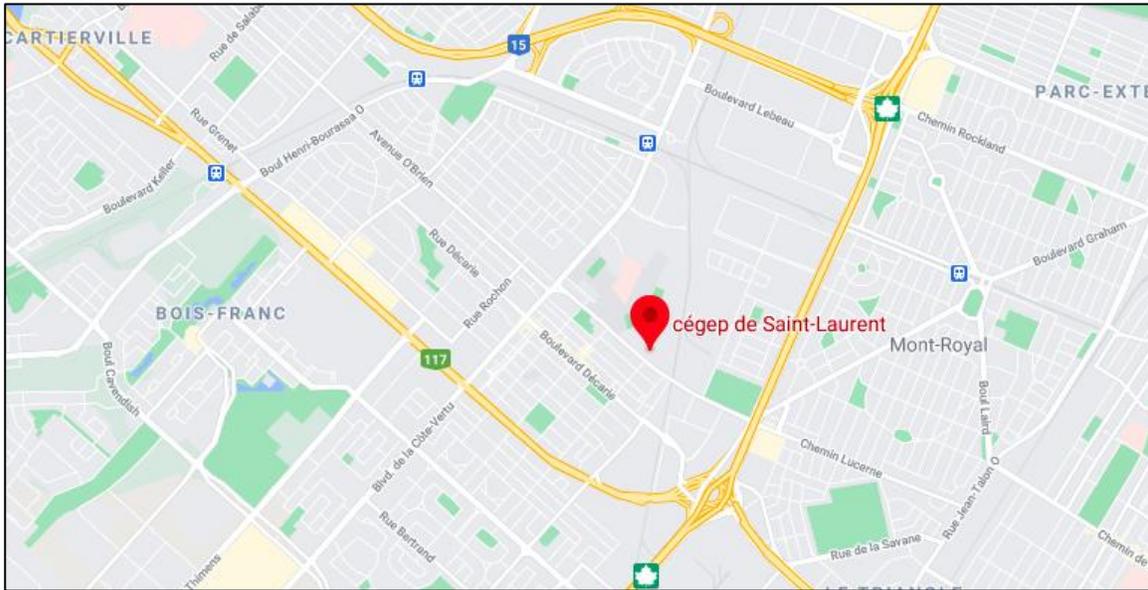
Le Cégep de Saint-Laurent est situé au centre sud de l'arrondissement Saint-Laurent, au cœur du Vieux Saint-Laurent et sur l'avenue Sainte-Croix, entre les stations de métro Côte-Vertu et Du Collège. Cégep francophone réputé pour ses programmes artistiques, il est le voisin immédiat de son homologue anglophone, le Cégep Vanier, troisième plus grand établissement collégial anglophone au Québec. L'avenue Sainte-Croix, une voie importante de l'arrondissement, accueille également le parc Decelles à proximité des deux campus collégiaux. Le quartier du Vieux-Saint-Laurent témoigne du passé de l'arrondissement de par son patrimoine architectural, mais est également un carrefour d'activités où sont établies plusieurs autres institutions majeures : la bibliothèque du Vieux-Saint-Laurent (à quelques pas des cégeps), un CHSLD (Centre hospitalier en soins de longue durée), ainsi qu' un poste de police, une station d'incendie, un bureau de poste et plusieurs établissements commerciaux (Ville de Montréal, *Vieux-Saint-Laurent*, 1998-2013). L'histoire du Cégep Saint-Laurent s'étale sur une période de près de 170 ans, et traverse diverses influences religieuses, politiques et sociales. Il est doté aujourd'hui d'un fort capital patrimonial et architectural.

Activités et rayonnement culturel

Aujourd'hui, le Cégep de Saint-Laurent est un collège d'enseignement général et professionnel qui offre une vingtaine de programmes préuniversitaires et de techniques. Il est fréquenté par une population d'environ 3500 étudiant.e.s à la formation régulière et environ 1500 étudiant.e.s à la formation continue (Cégep de Saint-Laurent, *Cégep*, s.d.)

Le Cégep est également un partenaire du Ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration (MIFI) et offre plusieurs parcours pour les personnes immigrantes ou allophones, dont des cours de francisation, des cours de perfectionnement en français ainsi qu'une formation « tremplin dec » à temps plein axée vers la poursuite des études ou l'intégration au marché du travail (Cégep de Saint-Laurent, *Langues et francisation*, s.d.)

Rayonnant culturellement à l'extérieur du cadre étudiant, le Cégep abrite le Musée des maîtres et artisans du Québec (MUMAQ), la salle de spectacle Émile-Legault, qui détient 471 sièges, ainsi qu' *Artengo*, un centre de recherche et d'innovation en art et engagement social. Plusieurs événements et expositions attirent des visiteurs et visiteuses à longueur d'année, tandis que les camps de jour, l'École de musique Saint-Laurent et le Centre de la petite enfance La Bricole contribuent à la vie communautaire de l'arrondissement (Cégep de Saint-Laurent, *Services à la communauté*, s.d.).



Le Cégep de Saint-Laurent au cœur du Vieux Saint-Laurent

Source : GoogleMaps



Cégep de Saint-Laurent

Crédit photo : Islem Bendjaballah

Bibliographie

- Cégep de Saint-Laurent (s.d.). *Cégep*. En ligne : < <https://www.cegepsl.qc.ca/cegep/> > [Consulté le 31 août 2020].
- Cégep de Saint-Laurent (s.d.). *Langues et francisation*. En ligne : <<https://www.cegepsl.qc.ca/formation-continue/langues-francisation/>> [Consulté le 31 août 2020].
- Cégep de Saint-Laurent (s.d.). *Notre histoire*. En ligne : <<https://www.cegepsl.qc.ca/cegep/notre-histoire/>> [Consulté le 31 août 2020].
- Cégep de Saint-Laurent (s.d.). *Services à la communauté*. En ligne : <<https://www.cegepsl.qc.ca/cegep/services-a-la-communaute/>> [Consulté le 31 août 2020].
- Ville de Montréal (1998-2013). *Collège de Saint-Laurent*. En ligne : <<http://www2.ville.montreal.qc.ca/arrondissements/sla/historique/fr/intro/histvsl/chrono/histquel/collsl/collsl.html>> [Consulté le 31 août 2020].
- Ville de Montréal (1998-2013). *Vieux-Saint-Laurent*. En ligne : <<http://www2.ville.montreal.qc.ca/arrondissements/sla/historique/fr/intro/histvsl/terri/quartdev/vieuxsl/vieuxsl.html>> [Consulté le 31 août 2020].

Annexe 9

Les infrastructures de l'hospitalité urbaine

Bruno MEEUWS, Karel ARNAUT and Bas van HEUR (edit) (2019): *Arrival Infrastructures. Migration and Urban Social Mobilities*, Palgrave Macmillan.

Ce livre, paru alors que notre projet était déjà amorcé, a néanmoins inspiré certaines de nos analyses.

Les éditeurs belgo-suisse ont rassemblé un ensemble de contributions qui tentent d'explorer les infrastructures d'arrivée définies comme les parties de la fabrique urbaine qu'affrontent les nouveaux venus à leur arrivée et où vont se produire ou se négocier leurs mobilités sociales futures locales ou translocales.

L'accent est mis d'une part sur l'arrivée comme processus et non comme moment délimité, c'est-à-dire comment et où les personnes trouvent une certaine stabilité leur permettant de cheminer. Et d'autre part, sur les infrastructures, au-delà des normativités nationales (étatiques), c'est-à-dire les pratiques de multiples acteurs en contexte urbain, qui créent une multitude de « platforms of arrival and take-off ».

Les réflexions s'articulent autour de 3 dimensions politiques :

1. Politics of directionality : Au lieu de penser les migrations comme unidirectionnelles, et de penser l'arrivée comme socio-spatiale, une telle politique se recentre sur les mouvements multidirectionnels, transnationaux de migrants liés à un ensemble de lieux compte tenu de leurs biographies, attachements, engagements à travers le temps;

2. Politics of temporality : Aller au-delà de la dichotomie traditionnelle temporaire versus permanent. Plusieurs politiques maintiennent les migrants dans un statut temporaire quasi-permanent, les chemins vers l'inclusion complète sont de plus en plus longs. En même temps, le droit à la mobilité implique la possibilité d'être temporaire, un statut parfois valorisé. Donc on conceptualise « arrival as a temporary territorialization mediated by infrastructures » p.5

3. Politics of subjectivity: « being becoming : people do not aspire to migrate, they aspire to something which migration might help them to achieve » p 7. La relation à étudier n'est donc pas entre les sujets et leurs possibilités de migration, mais plutôt entre les sujets et leurs transformations potentielles à travers la migration. Ce qui rappelle la notion de carrière migratoire utilisée par M Martiniello et A Rea (2011).

D'une certaine façon, les infrastructures d'arrivée émergent des pratiques sociales, plutôt qu'elles les conditionnent. Ces sont les pratiques des migrants qui en dessinent une géographie. Elles sont **urbaines**, non au sens d'établissement urbain, mais au sens d'urbanité comprise comme une manière de voir le monde typique de nos sociétés modernes où la mobilité est devenue si importante (Boudreau 2016), plutôt que comme un territoire.

Annexe 10

La diversité dans les parcs de Saint Laurent

Réalisé par : Islem Bendjaballah

Les parcs sont des espaces où les différents groupes ethniques se côtoient durant les événements et les activités collectifs et où ils se distinguent dans l'usage différencié de cet espace urbain. En été 2019, nous avons fait des observations à Saint-Laurent où nous avons assisté à des activités culturelles et des activités sportives. Entre fêtes musicales et tournois sportifs, Saint Laurent propose un programme d'été très riche. Parmi ceux que nous avons visités : Le parc Gohier et le parc Painter.

Le parc Gohier est l'un des plus grands espaces urbains de Saint-Laurent. Nous l'avons visité à deux reprises. L'espace est composé de plusieurs zones : terrain de jeux (tennis, terrain de pétanque, terrain de basket), aires de jeux pour enfants, carrés verts...

Nous avons assisté à plusieurs scènes de cohabitation. Alors que des adolescents de différentes origines se partageaient une balle de basket, de l'autre côté du parc, une danse en ligne où un groupe de personnes âgées dansaient sur un même rythme. Durant notre première visite, cette même partie du parc a accueilli une grande table de dîner que nous avons appelée « la table de la diversité »; des mamans appartenant à plusieurs groupes ethniques (Québécoises, Libanaises, Syriennes, Maghrébines...) partageaient un repas et leurs enfants jouaient autour d'elles.

Dans une autre partie du parc, des enfants de différentes origines (Québécois, Pakistanais, Maghrébins, Libanais, Indiens, Syriens...) jouaient ensemble et leurs parents les surveillaient de loin, chacun dans son coin.



Le parc Gohier (été 2019)

Crédit photo : Islem Bendjaballah



Le parc Gohier (été 2019)

Crédit photo : Islem Bendjaballah

Painter est un petit parc du quartier Chameran où nous trouvons un terrain de basket, une piscine et une aire de jeux pour enfants. Nous avons assisté au festival annuel; « Chameran en fête » qui attire les différents acteurs de Saint-Laurent (le CARI, la bibliothèque du Boisé, la police...). Durant cette activité, nous étions témoins d'un grand festival de diversité ethnique et raciale. Au-delà du français, nous pouvions distinguer une dizaine d'autres langues (Anglais, Arabe, Haïtien, Perse...).



Le parc Painter (été 2019)

Crédit photo : Islem Bendjaballah

Les parcs urbains de Saint-Laurent peuvent être qualifiés de “scènes de la diversité”. Au-delà du programme d'été qu'organise l'arrondissement chaque été, les habitants les fréquentent pour discuter, faire du sport, se rencontrer, regarder leurs enfants jouer et faire connaissance avec d'autres cultures et d'autres langues. Ces parcs témoignent de la super-diversité des habitants de Saint-Laurent.

Annexe 11

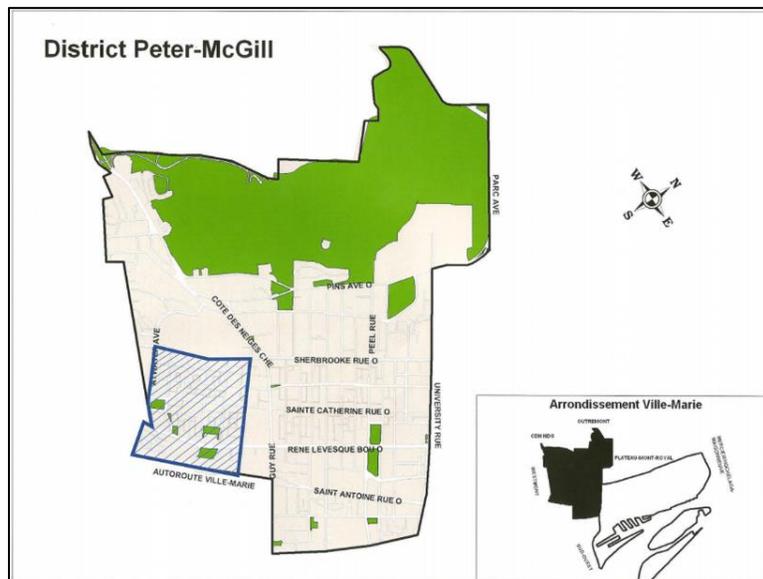
Shaughnessy village

Islem Bendjaballah

L'objectif principal de notre recherche était de comprendre l'influence que peut avoir un quartier comme milieu de vie sur la dynamique d'accueil des nouveaux arrivants à Montréal. L'accent mis sur le quartier comme terrain d'analyse au début de la recherche avait ses limites. Comme mentionné plus haut, les participant.es de Saint Laurent avaient du mal à saisir l'échelle du quartier. Peter-McGill demeure un terrain beaucoup plus compliqué.

Selon une intervenante communautaire de Peter-McGill que nous avons rencontrée, l'usage même de la notion de quartier est difficile, pour ne pas dire impossible, dans ce quartier central de Montréal. Elle nous a confié que l'un de leurs plus grands défis est l'absence de vie quartier dans cette partie de la ville pour construire le sentiment d'appartenance et de communauté envers Peter-McGill.

Pour mieux cerner ce quartier, nous avons proposé d'observer la sociabilité urbaine dans ses espaces publics à petite échelle. Comme exemple nous avons pris Shaughnessy Village comme un exemple d'observation, le quartier sud-ouest de Peter-McGill. Avec plus de 15000 habitant.es, il est considéré comme l'un des quartiers les plus peuplés au Québec. Le portrait de sa population est assez diversifié. Près de 40 % des habitant.es sont issu.e.s de la migration (Étudiant.es internationaux,



Localisation de Shaughnessy village par rapport à Peter-McGill

Source: <https://ecoquartierpetermcgill.org/>

travailleur.ses temporaires, immigrant.es économiques, réfugié.es et demandeur.ses d’asile). Nous avons observé la sociabilité urbaine dans ce quartier en été 2019 et en été 2020 (au début du premier déconfinement).

Parmi les points que nous voulons évoquer ici sont l’aspect urbain du quartier et le manque flagrant de parcs et d’espaces de sociabilité urbains. En été 2019, le quartier était une destination commerciale et économique. Les habitant.es partageaient ses espaces avec les non résident.es comme les visiteurs et les employé.es. Néanmoins, à cause de la pandémie et le confinement qu’a vécu la Ville de Montréal, les quartiers centraux de cette dernière ont été quasi désertés. En été 2020, les habitant.es de Shaughnessy village ont récupéré leur quartier et le manque d’espaces urbains de sociabilité s’est fait sentir avec le début du déconfinement. Nous ne voyions que des stationnements de voitures entre les hauts immeubles résidentiels (figure 11). Nous ne trouvions pas de ruelles vertes ou de parcs pour les enfants qui assurent la vie de quartier. Nous avons fait des observations dans les seuls parcs et espaces de sociabilité publique de ce quartier : square Cabot et l’Esplanade Ernest-Cormier. Entre l’été 2019 et l’été 2020, les profils des personnes qui fréquentent ces espaces n’étaient pas les mêmes

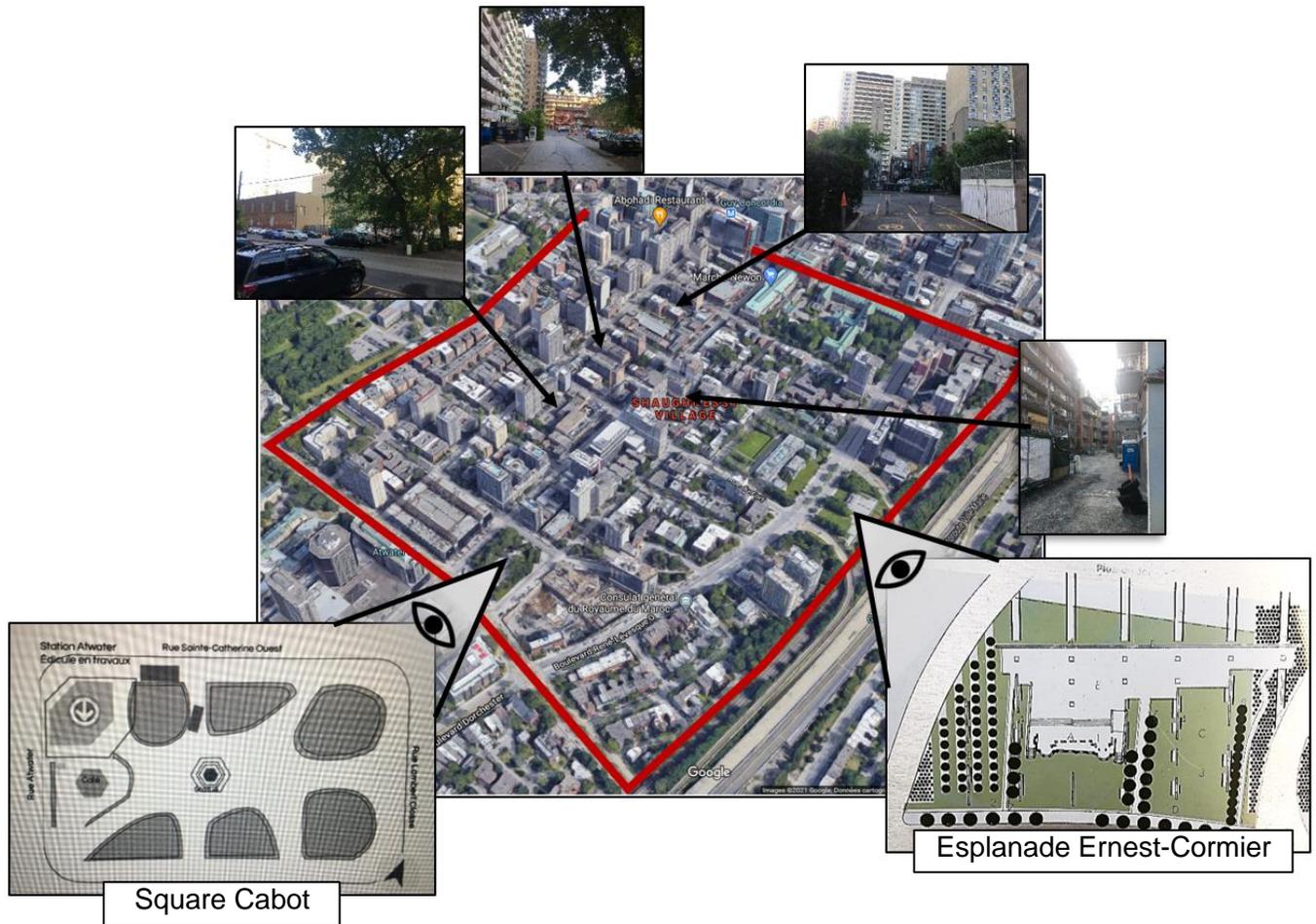


Figure 11: Observation à Shaughnessy Village

En été 2019, le profil des personnes qui fréquentaient le square Cabot était très diversifié. Nous voyions des personnes autochtones, d'autres en situation d'itinérance, des minorités ethniques visibles qui semblaient issues de l'immigration ou des personnes blanches. En été 2020, le square n'était occupé que par deux catégories de personnes; des personnes autochtones et en situation d'itinérance.



Square Cabot, Été 2019
Crédit photo : Islem Bendjaballah



Square Cabot, Été 2020
Crédit photo : Islem Bendjaballah

L'esplanade Ernest-Cormier quant à elle n'était pas très fréquentée en été 2019. Mais en été 2020, nous pouvions noter une forte présence de personnes issues de l'immigration dans cet espace. Parmi les hypothèses que nous avançons pour expliquer cette situation est le fait que le Square Cabot n'était plus accessible aux habitant.es et l'esplanade était le seul autre espace urbain de proximité dans le quartier.



Esplanade Ernest-Cormier, Été 2019
Crédit photo : Islem Bendjaballah



Esplanade Ernest-Cormier, Été 2020
Crédit photo : Islem Bendjaballah



Ci-dessous, un petit article de Germain A. et Bendjaballah I. où ils abordent la question de la sociabilité publique à Montréal durant la pandémie en prenant Shaughnessy village comme exemple d'illustration. Le papier est paru le 9 septembre 2020 dans le Cahier numérique du CRIEM « Vivre et analyser la crise sanitaire à Montréal » sous la direction de : Laurent Vernet (CRIEM/UQAM), Stéphane Guimont Marceau (INRS) et Magalie Quintal-Marineau (INRS).

ÉVALUATION DE LA SOCIABILITÉ PUBLIQUE À MONTRÉAL ET IMPACT DE LA COVID-19

Annick Germain et Islem Bendjaballah
Institut national de la recherche scientifique

La sociabilité publique, c'est-à-dire la sociabilité dans les espaces publics où l'on côtoie en principe des inconnus, épouse des formes diverses, par exemple selon les quartiers (centre-ville, quartier central, banlieue) et les types de lieux (rue, parc, place, centre commercial). Les travaux de Lyn H. Lofland, cités dans l'introduction, ont permis de faire ressortir des traits généraux pour cerner l'ordre de ces interactions entre inconnus.

Par ailleurs, plusieurs recherches menées ces dernières années à Montréal sur les quartiers de la diversité ont permis de dégager, au-delà de la diversité des quartiers eux-mêmes, un mode de cohabitation pacifique mais distant dans les espaces publics¹. Il n'est donc pas impossible de réfléchir sur les formes générales de la sociabilité publique à Montréal, et de nous interroger sur l'impact de la crise déclenchée par la COVID-19 à cet égard.

¹ Annick Germain, Julie Archambault, Bernadette Blanc, Johanne Charbonneau, Francine Dansereau et Damaris Rose (1995). *Cohabitation interethnique et vie de quartier*, Gouvernement du Québec, Ministère des affaires internationales, de l'immigration et des communautés culturelles, Études et recherches, n° 12.; Annick Germain, Sandrine Jean et Myriam Richard. « Cohabitation interethnique et sociabilité publique dans les quartiers de classes moyennes », dans Sébastien Arcand et Annick Germain (dir.), *Travailler et cohabiter : l'immigration au-delà de l'intégration*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015, p. 167-188.

Petit retour historique

Mais auparavant, il peut être utile de prendre un peu de recul pour situer l'évolution de la sociabilité publique dans l'histoire récente de Montréal. Car, si avant la crise, la sociabilité publique à Montréal semblait non seulement bien se porter, mais est devenue un trait valorisé de la métropole, cela n'a pas toujours été le cas.

L'exode urbain, l'essor de l'automobile, accompagneront le règne de l'idéologie moderniste de la ville monofonctionnelle (basée sur la séparation des fonctions). Ainsi, les rues seront vues avant tout comme des espaces de circulation. De plus, l'Église catholique au Québec va aussi contribuer à délégitimer les espaces de proximité sociale typiques des quartiers centraux, qualifiés d'espaces de promiscuité, en célébrant la banlieue jardin². De son côté, le Maire Jean Drapeau va stimuler la rénovation urbaine et la construction d'autoroutes urbaines, dont celle qui a failli démolir le Vieux-Montréal, en plus de charcuter les quartiers populaires. Et il va aussi interdire les cafés-terrasses sur les trottoirs des artères commerciales...

Mais dans les années 1980, le virage est amorcé; on assiste à la renaissance de la vie de quartier, à l'essor des commerces de proximité. Plus tard, se développent des initiatives pour favoriser la vie sociale en public (le festival de jazz, etc.). C'est que Montréal renoue avec la croissance démographique et voit arriver une nouvelle génération qui aime vivre dans la densité. Même l'habiter en solo, si caractéristique des centres-villes et de leurs quartiers adjacents, s'accompagne d'une valorisation des espaces de proximité et de la sociabilité publique, incarnés par le Plateau Mont-Royal et ses *Plateaupithèques*. Une enquête sur le mode de vie que représente le fait d'habiter seul³ révèle en effet que bon nombre de ménages solo aiment sortir de chez eux et apprécient l'animation de la vie de quartier. L'immigration fait aussi partie de ce revirement de situation, voire le stimule : ambiance des quartiers ethniques et de leurs rues commerciales, puis plus tard croissance

² Il était d'ailleurs fortement conseillé aux nouveaux mariés de quitter les quartiers de triplexes pour aller fonder une famille dans un bungalow de banlieue, voir : Marc Choko, Jean-Pierre Collin et Annick Germain. « Le logement et les transformations de l'espace urbain : Montréal 1940-1960 », *Revue d'histoire urbaine*, 1986, vol. XV, n° 2, p. 127-136.

³ Johanne Charbonneau, Annick Germain et Marc Molgat (dir.). *Habiter seul : un nouveau mode de vie?*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009.

du nombre d'étudiants internationaux (qui donnent notamment un nouveau souffle à l'ouest du centre-ville) et travailleurs temporaires (dont ceux qui travaillent dans le Mile-End). Bref, les Montréalais·e·s se sont mis à adorer les lieux de la vie publique et la variété des espaces publics.

Ils ont donc acquis certaines compétences en matière de sociabilité publique. Ils sont familiers avec la dialectique proximité/distance : la distance physique n'est pas synonyme de distance spatiale, et réciproquement. Comme l'avait montré Georg Simmel⁴, toute interaction sociale est faite de rapprochements et de distanciations. L'ordre des interactions décrit par Lofland leur est familier. Dans quelle ville applique-t-on mieux la mobilité coopérative que Montréal où on se tient à droite dans les escaliers roulants du métro?

La crise

Aussi le choc est-il grand lorsque le gouvernement du Québec décrète le confinement et martèle les règles de « distanciation sociale » qui sont en fait de la distanciation physique. Rester chez soi et ne sortir qu'en cas de nécessité représentent une épreuve pour tous les citoyen·e·s, mais particulièrement pour celles et ceux pour qui sortir de chez soi était une des conditions essentielles de leur mode de vie, non seulement pour travailler mais aussi pour se détendre. Pensons à l'explosion des espaces de *coworking* et des nombreux cafés qui sont devenus des lieux où travailler en étant entouré d'inconnus. La fermeture de nombreux espaces publics normalement accessibles à tous (c'est leur définition) semblait délégitimer l'espace public au profit de l'espace privé.

À ces fermetures vint s'ajouter une augmentation inédite de la présence policière dans de nombreux espaces publics, dont les parcs, une présence ostentatoire, insufflant une atmosphère de contrôle, avec parfois des effets pervers dont la croissance des dénonciations entre voisins pour non-respect de la distanciation sociale.

⁴ George Simmel. « Pont et porte », dans *La Tragédie de la culture*, Simmel, G. (dir.), Sabine Cornille et Philippe Ivernel (trad.), Paris, Rivages, 1988

Des normes aux catégories douteuses

Revenons un instant sur le lexique de la pandémie, chargé de contre-sens et de présupposés évoquant la banlieue plus qu'une urbanité typiquement montréalaise. On a déjà évoqué le quiproquo de la distanciation sociale. Il y a aussi celui de la transmission communautaire; ce qualificatif définissant pour le Gouvernement du Québec des milieux ouverts ou inconnus, alors que le terme de communauté désigne un milieu social délimité qui définit les membres qui en font partie. Dans les faits, on sait aujourd'hui que la transmission communautaire doit beaucoup aux travailleurs de la santé travaillant en milieux fermés (CHSLD). Ensuite, les premiers rassemblements (ne dépassant pas 10 personnes) sont interdits à l'intérieur mais permis à l'extérieur (car ils peuvent être contrôlés par des agents de sécurité...). De plus, tout sociologue sait que la sociabilité publique est toujours imbriquée (ou bascule vers) d'autres registres de sociabilité (comme l'exemple des amoureux sur un banc public). Or on nous demande désormais de ne plus mélanger les registres du privé et du public.

Enfin, rien n'est dit sur les espaces semi-publics. Ils sont composés d'une part de ceux délimitant l'accès de l'espace privé à l'espace public, comme les balcons. Or [l'épisode des Hassidims chantant leurs prières sur leur balcon](#) et suscitant ainsi des rassemblements dans l'espace public ont vite attiré les agents de sécurité. On trouve d'autre part les espaces semi-privés qui délimitent l'accès de l'espace public à l'espace privé, comme les ascenseurs ou cages d'escalier. Les risques sanitaires sont pourtant élevés dans ces espaces propres aux milieux denses.

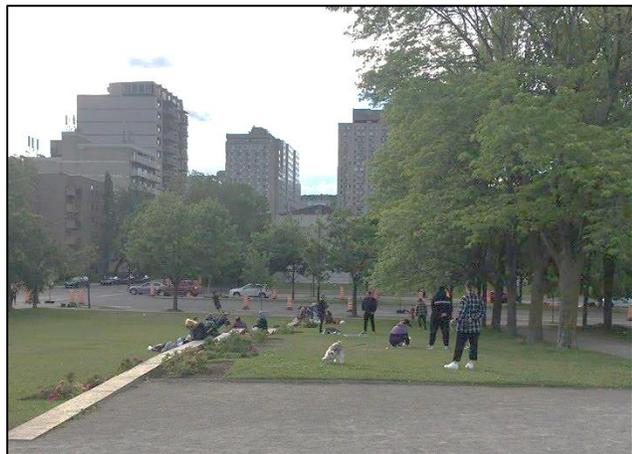
Les vertus pédagogiques de la sociabilité publique

Cet opprobre jeté soudain sur les espaces publics ne risque-t-il pas de nous faire oublier les vertus de la sociabilité publique ? Pensons notamment à l'appivoisement des différences dans les contextes de super-diversité, comme l'ont fait ressortir de nombreuses recherches. Il y a donc un coût à trop insister sur le « rester chez soi ». Si on s'est montré plutôt bavard sur les coûts du confinement pour la santé mentale des individus, peu de choses ont été dites sur les vertus de la sociabilité publique pour la vie en société.

Mais une vertu fragile...

En effet, avec le déconfinement rapide, bien des Montréalais·e·s semblent avoir oublié leurs bonnes habitudes et certains malaises s'installent dans les espaces publics. Prenons le cas de Shaughnessy Village, un quartier central de Montréal et l'un des plus peuplés au Québec. Près de 40 % de ses habitant·e·s sont des personnes migrantes (étudiant·e·s internationaux·ales, réfugié·e·s, demandeur·se·s d'asile, immigrant·e·s économiques). Le quartier connaît un grand manque de parcs urbains et d'espaces verts. Nous avons observé les modes de sociabilité dans ces espaces, y compris le square Cabot où on pouvait observer une certaine cohabitation entre personnes autochtones, personnes en situation d'itinérance et les habitant·e·s du quartier. Aujourd'hui, en plus de la forte présence des policiers dans les lieux depuis le début du déconfinement, il est principalement occupé par des personnes autochtones et d'autres en situation d'itinérance. Cette situation a incité les habitant·e·s à se déplacer vers le sud à la recherche d'un espace ouvert à la sociabilité publique.

L'esplanade Ernest-Cormier, en face du Centre canadien d'architecture, était peu fréquentée avant la pandémie. Mais aujourd'hui, nous y remarquons une forte présence de personnes issues des minorités ethniques. Un groupe de Chinois promènent leurs chiens et semblent fuir les regards des autres. Un groupe de femmes turques partagent un repas qu'elles ont préparé et observent tout ce qui se passe autour



L'esplanade Ernest-Cormier
Crédit photo : Islem Bendjaballah

d'elles. Dans la partie supérieure de l'esplanade, de jeunes maghrébins allés magasiner avant de venir au parc, restent très suspicieux envers les personnes qu'ils côtoient. Un groupe d'étudiantes et étudiants internationaux partagent leurs frustrations et leurs expériences de confinement, d'autres se lancent une balle de tennis ou un ballon de foot. Dans un coin du parc, un groupe de jeunes Québécois discutent autour d'une bière, se sont installés à bonne distance des autres groupes. Bref l'inattention civile se fait rare.

Plus loin, des rencontres entre voisins sur un palier extérieur d'un triplex ou sur le trottoir devant la porte d'immeuble ne semblent pas permettre à une personne étrangère du quartier de passer inaperçu sur les rues commerciales et résidentielles tranquilles de Shaughnessy Village.

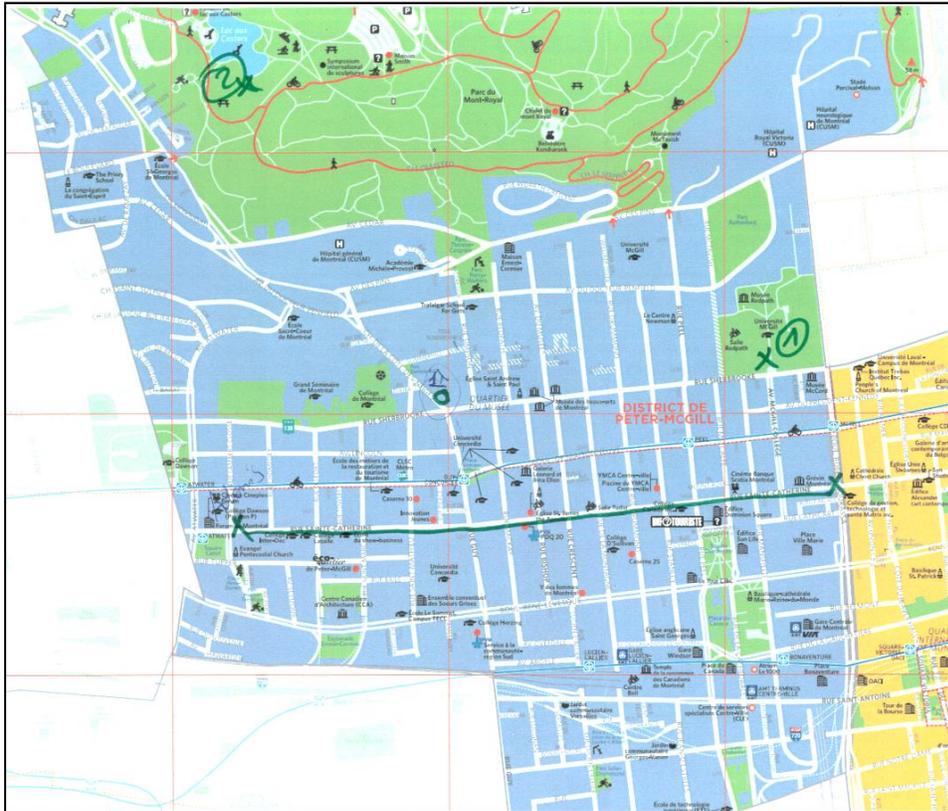
Ce bref portrait réalisé en juin 2020 augure-t-il d'un changement dans les pratiques d'espaces publics?



**Une discussion entre voisins dans
une rue de Shaughnessy village**
Crédit photo : Islem Bendjaballah

Annexe 12

La Carte du participant RA1PM dans Peter-McGill



Un homme originaire de la Syrie. Il a vécu 8 ans à Dubaï avant de venir au Québec en juin 2018.

Pour commencer, il avait besoin d'un point de repère. Il commence par positionner son appartement. Par la suite, il positionne les lieux et les espaces sans notre aide. Il arrivait à se positionner dans la carte facilement.



Institut national
de la recherche
scientifique